

L’École des mères (La Chaussée)

Pierre-Claude Nivelle de La Chaussée

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Personnages

M. ARGANT.

Madame ARGANT.

LE MARQUIS, fils de Monsieur & de Madame Argant.

MARIANNE, fille de Monsieur & de Madame Argant.

M. DOLIGNI, pere.

M. DOLIGNI, fils.

ROSETTE, Suivante de Madame Argant.

LA FLEUR, Valet de chambre du Marquis.

UN SUISSE.

UN MAÎTRE D'HÔTEL.

UN COUREUR

PLUSIEURS LAQUAIS

La Scene est à Paris, dans la Maison de Monsieur & de Madame Argant.

Acte I

MONSIEUR DOLIGNI pere, MONSIEUR DOLIGNI fils.

Doligni fils.

Mon pere, en vérité, j'ai peine à vous comprendre.

Doligni pere.

Pourquoi ?

Doligni fils.

Pourquoi ?Madame Argant tient sa fille en Couvent ;
Et son dessein n'est pas de se donner un gendre.

Doligni pere.

Projets de femme. Autant en emporte le vent.
Son mari m'a promis de t'accorder sa fille ;

Il va la ramener au sein de sa famille :
Tiens ton cœur & ta main tout prêts à se donner.

DOLIGNI FILS.

Cet ordre rigoureux a de quoi m'étonner.
Permettez que je vous remontre...

DOLIGNI PERE.

Doligni, laissons-là des débats importuns.
Tu vas me débiter les mêmes lieux communs
Qu'autrefois nous avons, en pareille rencontre,
Chacun, de pere en fils, employés comme toi.
Va, j'ai passé par-là ; tu feras comme moi.

DOLIGNI FILS.

Et si j'aimois ailleurs ?

DOLIGNI PERE.

Et si j'aimais ailleurs ?Ma foi, tant pis pour elle.
Il faudroit, en ce cas, devenir infidele.

DOLIGNI FILS.

Ce n'est donc pas pour moi que vous me mariez ?

DOLIGNI PERE.

Pour qui donc ?

DOLIGNI FILS.

Pour qui donc ?Je le croirois presque.
J'ai compté faire un choix que vous approuveriez.

DOLIGNI PERE.

L'amour dans un jeune homme est toujours romanesque.

J'aurois été moi-même assez extravagant
Pour épouser aussi ma premiere amourette,
Si l'on n'eût retenu ma jeunesse indiscrette.

DOLIGNI FILS.

Mais je ne connois point Mademoiselle Argant.

DOLIGNI PERE.

Ni moi : mais elle aura vingt mille écus de rente.

DOLIGNI FILS.

Eh ! quand elle en auroit quarante !

DOLIGNI PERE.

Ce seroit encor mieux.

DOLIGNI FILS.

Ce seroit encor mieux.N'avez-vous pas du bien ?

DOLIGNI PERE.

Il le faut augmenter ; sinon, il vient à rien.

DOLIGNI FILS.

J'ignore comme elle est d'esprit & de figure.

DOLIGNI PERE.

Elle est riche. À l'égard de l'esprit, je t'assure
Qu'une femme à la longue en a toujours assez.
Elle est jeune, au surplus ; & tout ce que j'en sçais,
C'est qu'à quinze ou seize ans on est du moins jolie.

DOLIGNI FILS.

Qui sçait si le rapport d'humeurs…

DOLIGNI PERE.

Qui sçait si le rapport d'humeurs…Autre folie !
En tout cas, tu feras comme les autres font.
Qui s'embarque, est-il sûr de faire un bon voyage ?
À quoi sert l'examen avant le mariage ?

Àrien. Ce n'est qu'après qu'on se connoît à fond.
Las de se composer avec un soin extrême,
Le naturel caché prend alors le dessus ;
Le masque tombe de lui-même,
Et malheureusement on ne le reprend plus.
Mais enfin le bien reste ; & cet ami fidele,
Sans compter quelquefois la raison qui s'en mêle,
Entre époux qui pourroient se brouiller sans retour,
Sert de médiateur, au défaut de l'amour.

DOLIGNI FILS, À PART.

Il cessera d'être inflexible.

ROSETTE, DOLIGNI pere, DOLIGNI fils.

Doligni pere.

C'est Rosette !

Rosette.

C'est Rosette !Monsieur, ma maîtresse est visible.

Doligni pere.

Bon. Et Monsieur Argant n'arrive donc jamais ?
L'œil du Maître est pourtant chez lui fort nécessaire.

Rosette.

On l'attend tous les jours.

Doligni pere.

On l'attend tous les jours.Voilà bien des délais.

Rosette.

C'est qu'un mari, pour l'ordinaire,
N'est jamais si pressé de retourner chez lui.
Quoi qu'il en soit, on dit qu'il revient aujourd'hui.

Doligni pere.

Tant mieux, j'en ai l'ame ravie.
C'est le meilleur ami que j'aie eu de ma vie.
Mais allons voir sa femme, & lui faire ma cour.
Doligni, tout est dit. Adieu, jusqu'au retour.

DOLIGNI fils, ROSETTE.

Doligni fils, à part.

Il m'aime, je le sçais ; c'est sur quoi je me fonde.

Rosette.

Qu'est-ce ? Vous n'êtes pas le plus content du monde ?

Doligni fils.

C'est que je viens d'avoir un entretien fâcheux.

Rosette.

Ceux d'un pere & d'un fils sont toujours orageux.

DOLIGNI FILS.

J'aime ; & mon pere veut que j'en épouse une autre.

ROSETTE.

Il a tort ; & son goût devroit suivre le vôtre.

DOLIGNI FILS.

Ce n'est pas ce qui doit m'embarrasser le plus.
Il s'agit de mes feux. Comment sont-ils reçus ?

Marianne ayant mis en toi sa confiance…

ROSETTE.

Que concluez-vous de cela ?

DOLIGNI FILS.

Si j'ai plû, tu le sçais.

ROSETTE.

Si j'ai plu, tu le sçais.Mauvaise conséquence.
Nous ne nous faisons point ces confidences-là.
Voyez donc !

DOLIGNI FILS.

Voyez donc !Eh ! que diantre avez-vous à vous dire,
Si l'amour & les cœurs soumis à votre empire
De tous vos entretiens ne font pas le sujet ?

ROSETTE.

Oh ! ce n'est pas comme vous autres.
Vous avez vos propos, & nous avons les nôtres.

DOLIGNI FILS.

Sur quoi roulent-ils donc, & quel en est l'objet ?

ROSETTE.

Une mode, une étoffe, une robe nouvelle,
Des gazes, des pompons, des fleurs, une dentelle,
Sont d'abord des sujets qui ne tarissent point.
Quand on est en gaieté, quelquefois on y joint
Des historiettes de fille,
Des contes de couvent. Enfin, que sçais-je, moi ?

On parle, on cause, on jase, on caquette, on babille,
Et l'on rit bien souvent, sans trop sçavoir pourquoi.

DOLIGNI FILS.

Non, jamais on n'a vû de fille si discrette.

ROSETTE.

Je sers d'exception.

DOLIGNI FILS.

Je sers d'exception.Sois un peu moins secrette.
Le Marquis, par hazard, n'est-il point mon rival ?

ROSETTE.

Qui ? lui !

DOLIGNI FILS.

Qui ? lui !Sa cousine est si belle !...
Il fait profession d'être un galant bannal.
Il peut s'être avisé d'employer auprès d'elle
Ses talens séducteurs.

ROSETTE.

Ses talens séducteurs.Ils ne produiroient rien.

DOLIGNI FILS.

Ses succès ont cent fois couronné son adresse.
Il ne possede que trop bien
L'art de rendre sensible à sa fausse tendresse ;
Et tant de cœurs conquis, bien ou mal-à-propos,
Troublent le peu d'espoir qui pouvoit me séduire.

ROSETTE.

Comment ! vous érigez ce Marquis en Héros !

DOLIGNI FILS.

Comment puis-je en effet balancer ou détruire
Tant d'avantages vrais ou faux ?
Mon malheureux amour m'éclaire.
Il ne faut que chercher à plaire,
Pour connoître tous ses défauts.

Peut-être à tort je la soupçonne ;
Mais pour une jeune personne

L'hommage du marquis est bien éblouissant.
Plaise à l'Amour que je m'abuse.

ROSETTE.

Il est vrai que l'on nous accuse
D'apporter toutes en naissant
Ce malheureux levain de la coquetterie,
Et ce goût effréné pour la galanterie.
Nous pourrions à bon titre en dire autant de vous.
Mais, sans récriminer, croyez que parmi nous
Il est encor des cœurs dignes d'un honnête homme.
D'ailleurs, en vains soupçons votre esprit se consomme ;
Le Marquis choisit mieux.

DOLIGNI FILS.

Le Marquis choisit mieux.Eh ! peut-il mieux choisir ?

ROSETTE.

Marianne est sans doute extrêmement aimable :
La bonté de son cœur la rend inestimable.
C'est un trésor. Heureux qui pourra s'en saisir !
Mais enfin, par vous seul, en silence adorée,
Marianne est presque ignorée.
On ne la connoît point à la Ville, à la Cour :
Et les gens du bel air ne rendent point les armes,
Si la célébrité n'est jointe avec les charmes.
Chez eux, la gloire a pris la place de l'amour.
Tel est ce cher Marquis d'impression nouvelle.
Un des plus grands travers qui troublent sa cervelle,
C'est qu'aucune Beauté ne sçauroit le tenter,
Qu'autant qu'elle est de mode, & qu'il voit autour d'elle
La cour la plus brillante. Il aime à supplanter.

Plus le concours est grand, plus il la trouve belle.
Aussi, pour parvenir jusqu'au suprême honneur
De l'avoir sur son compte, il n'est rien qu'il n'employe.
En un mot, ce qui fait sa gloire & son bonheur,
C'est l'opprobre éclatant dont il couvre sa proie,
Et la rage qu'il porte au sein de ses rivaux.
Voilà le seul exploit digne de ses travaux.

DOLIGNI FILS.

Quels travers ! car il a de l'esprit, ce me semble.

ROSETTE.

L'esprit & le bon-sens vont rarement ensemble.

DOLIGNI FILS.

Tout ce que tu me dis, ne me rassure pas.

ROSETTE.

Parlez-lui donc vous-même ; il tourne ici ses pas.

LE MARQUIS, DOLIGNI FILS, ROSETTE.

LE MARQUIS.

Eh ! bonjour, Doligni... Parbleu, que je t'embrasse.

ROSETTE, À PART.

Ces embrassades-là sont aussi du bel air.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc ? Mon abord te trouble ! il t'embarrasse !
(regardant Rosette.)
J'en vois la cause. Allons, rassure-toi, mon cher ;

Je fais profession d'être un rival commode :
Avant qu'il soit peu, dans Paris,
Je veux en amener la mode,
Et mettre les amans sur le pied des maris.
Elle n'est pas si mal, au moins !

DOLIGNI FILS.

Elle n'est pas si mal, au moins !Cesse de rire.
Je parlois à Rosette.

LE MARQUIS.

Je parlois à Rosette.Un honnête homme aura
Toujours quelque chose à lui dire.

DOLIGNI FILS.

Il faut te l'avouer.

LE MARQUIS.

Il faut te l'avouer.Tout comme il te plaira.
(Rosette hausse l'épaule.)
Tiens, Rosette rougit ; elle te fait un signe.

ROSETTE.

Notre entretien rouloit sur un sujet plus digne.

DOLIGNI FILS.

C'était sur Marianne.

LE MARQUIS.

C'était sur Marianne.Ah ! tu fais le discret !
Quand on est tête-à-tête avec elle en secret,
Il est bien mal-aisé de lui parler d'une autre ;
Il n'est personne alors qu'on ne doive oublier.

ROSETTE.

Point de panégyrique, ou je ferai le vôtre.
Ne cherchons point tous deux à nous humilier.

Treve entre nous de gentillesse.
Si Madame vous croit un Être si parfait,
Eh ! bien, à la bonne heure ; elle est fort la maîtresse.
Elle peut vous gâter, comme elle a toujours fait.
Mais comme je n'ai pas la même ivresse qu'elle,
Je pourrois m'égayer aux dépens des railleurs :
Ainsi, Monsieur, cherchez vos passe-tems ailleurs.

LE MARQUIS.

Quand Rosette se fâche, elle est encor plus belle.

ROSETTE.

Finissez mon éloge, & me laissez en paix.

LE MARQUIS.

Puisque tu fais semblant de le trouver mauvais,
Je ne pousserai pas à bout ta modestie.
La petite cousine étoit donc, entre vous,
Le sujet prétendu d'un entretien si doux ?

DOLIGNI FILS.

Et vous aussi.

LE MARQUIS.

Et vous aussi.Qui ? Moi ! j'étois de la partie ?

ROSETTE.

Eh ! vraiment oui ; Monsieur en est fort amoureux.

LE MARQUIS.

Ah ! ah !

ROSETTE.

Ah ! ah !Comme il vous croit un rival dangereux,
(Car, pour peu que l'on aime, on a peur de son ombre,)
Il me communiquoit sa crainte & son erreur.
Il ne pouvait voir sans terreur
Que vous fussiez aussi du nombre

De ceux que Marianne a soumis à ses lois.

LE MARQUIS.

Est-il vrai, Doligni ?

DOLIGNI FILS.

Est-il vrai, Doligni ?Mais, si j'avois le choix,
J'aimerois mieux ailleurs te voir rendre les armes.

LE MARQUIS.

C'est être en ma faveur un peu trop prévenu.
(à Rosette.)
Eh ! que lui disois-tu pour calmer ses alarmes ?

ROSETTE.

Mais nous en étions là, quand vous êtes venu ;
Et j'allois à peu près lui dire, ce me semble,
Qu'il ne peut se fonder aucune liaison
Entre deux cœurs qui n'ont ensemble
Aucun de ces rapports qu'exige la raison.
Il faut sçavoir nous vaincre avec nos propres armes.
S'il se forme entre amans de ces nœuds pleins de charmes,
Que l'amour & le tems ne font que redoubler,
L'étoile n'y fait rien : voilà tout le mystere ;
C'est qu'au moins par le cœur & par le caractere
Il faut un peu se ressembler.
Venons à Marianne.

LE MARQUIS.

Venons à Marianne.Elle est d'une figure
À faire dans le monde un jour bien du fracas.

ROSETTE.

Sans doute ; & cependant elle n'en fera pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi ce malheureux augure ?
Et d'où diable le tires-tu ?

ROSETTE.

Le bon-sens fut toujours ami de la vertu.
Malgré le train qui regne en ce siécle commode,
Marianne suivra celui du bon vieux tems,
Et ne prendra jamais ces travers éclatans
Qu'il faut avoir pour être une femme à la mode.
J'ai dit. Vous entendez cet avis indirect.
Pardonnez, au surplus, si dans cette occurrence
Je n'ai pas eu pour vous le plus profond respect ?
J'y rentre, & je vous fais mon humble révérence.

LE MARQUIS, DOLIGNI FILS.

LE MARQUIS.

Elle a le caquet amusant ;
Mais elle a l'esprit faux.

DOLIGNI FILS.

Mais elle a l'esprit faux.Pas tant. Mais à présent,
Parlons de Marianne.

LE MARQUIS.

Parlons de Marianne.Elle est plus que jolie.

DOLIGNI FILS.

Elle a, comme tu sçais, tout ce qui peut charmer.
Marquis, l'aimerois-tu ?

LE MARQUIS.

Marquis, l'aimerois-tu ?Qu'entends-tu par aimer ?

DOLIGNI FILS.

Plaît-il ?

LE MARQUIS.

Plaît-il ?Expliquons-nous.

DOLIGNI FILS.

Plaît-il ?Expliquons-nous.Quelle est cette folie ?
Ce mot est plus clair que le jour.
Parbleu ! c'est ce qu'on sent pour l'objet qu'on adore.
Aimer... C'est avoir de l'amour.
C'est...

LE MARQUIS.

C'est...Est-ce que l'on aime encore ?

DOLIGNI FILS.

Est-ce qu'on n'aime plus ?

LE MARQUIS.

Est-ce qu'on n'aime plus ?De quel pays viens-tu ?

DOLIGNI FILS.

Du pays où l'on aime.

LE MARQUIS.

Du pays où l'on aime.Où diantre as-tu vécu ?

DOLIGNI FILS.

Quelle extravagance est la vôtre ?
Vous croiriez qu'il n'est point de véritable amour ?

LE MARQUIS.

De véritable amour ? À l'autre !
Non, je n'en vis jamais à la ville, à la cour ;
Et si j'ai beaucoup vû, mais beaucoup.

DOLIGNI FILS, À PART.

Et si j'ai beaucoup vû, mais beaucoup.Quelle tête !
Quant à moi, je soutiens, sans me faire de fête,
Qu'on aime, & que sans doute on aimera toujours.
Le monde est plein d'amans ; il s'en fait tous les jours...

LE MARQUIS.

Que le goût des plaisirs, la fortune, la gloire,
L'intérêt, l'amour-propre, & semblables raisons
Engagent à former entr'eux des liaisons
Qui n'ont rien de l'amour que le nom.

DOLIGNI FILS.

Qui n'ont rien de l'amour que le nom.J'ose croire
Qu'il en est dont le cœur est vraiment enflammé.

LE MARQUIS.

Dis que l'on feint d'aimer, & de se croire aimé.

DOLIGNI FILS.

Mais Marianne a-t-elle attiré votre hommage ?

LE MARQUIS.

Mais, tout comme d'une autre, on peut s'en amuser.

DOLIGNI FILS.

Ah ! feindre de l'aimer, c'est lui faire un outrage.
Et si son cœur allait se laisser abuser ?

LE MARQUIS.

Eh ! bien, le pis aller, est-ce un si grand dommage ?

DOLIGNI FILS.

Comment, vous ne feriez semblant de l'adorer
Que pour le seul plaisir de la déshonorer,
Et d'en rire après son naufrage ?
Ah ! Marquis, quel projet ! quelle malignité !
Si vous réussissez dans cette indignité,

Àvos remords, un jour, craignez de rendre compte.
Croyez que, tôt ou tard, ils ne pardonnent rien.
Renoncez à la gloire, ou plutôt à la honte
D'établir votre honneur sur les débris du sien.

LE MARQUIS.

Le monde a cependant des maximes contraires.

DOLIGNI FILS.

Oui, l'on s'y fait un jeu d'un crime accrédité.
Eh ! que devient la probité ?

LE MARQUIS.

Elle n'est point requise en ces sortes d'affaires.
L'usage & la nature, en faveur des plaisirs,
En ont toujours banni jusqu'au moindre scrupule.
Il s'agit d'arriver au but de ses desirs :
La morale y joueroit un rôle ridicule.

DOLIGNI FILS.

Par ma foi, ce système est plein d'absurdités.
C'est un assassinat que vous préméditez.

LE MARQUIS.

Tu seras, en amour, une excellente dupe.
Mais, pour me réjouir, je t'allarmois exprès.
Marianne, aujourd'hui, n'est point ce qui m'occupe.
Laissons-la marier ; & nous verrons après.

DOLIGNI FILS.

La confidence est fort honnête.

LE MARQUIS.

Quant à présent, j'aspire à certaine conquête,
Dont je fais un peu plus d'état.
Mon choix va t'étonner ; mais prête-moi l'oreille.

Doligni, tu connois cette jeune merveille
Qui remplit tout Paris de son nouvel éclat.

DOLIGNI FILS.

La célebre Arthénice ?

LE MARQUIS.

La célèbre Arthénice ?Oui ; ce n'est qu'elle-même.

DOLIGNI FILS.

Eh ! bien ?...

LE MARQUIS.

Eh ! bien ?...Eh ! bien ?

DOLIGNI FILS.

Eh ! bien ?...Eh ! bien ?J'entends. Ma surprise est extrême,
D'autant plus qu'elle est fine, & que jusques ici,
De mille & mille amans, pas un n'a réussi.

LE MARQUIS.

Parbleu, je le crois bien... dispense-moi du reste.

DOLIGNI FILS.

Fort bien.

LE MARQUIS.

Fort bien.Il faut être modeste.

DOLIGNI FILS.

Comment fais-tu pour plaire ? Est-ce un don ? Est-ce un art ?
Mais enseigne-moi donc.

LE MARQUIS.

Mais enseigne-moi donc.On peut t'en faire part.
Si tu veux recevoir quelque avis salutaire,
Tu t'en trouveras mieux de toutes les façons.

DOLIGNI FILS.

Je sens tout le besoin que j'ai de tes leçons.

LE MARQUIS.

Il ne faut que refondre un peu ton caractere.

DOLIGNI FILS.

Mais vraiment j'y consens.

LE MARQUIS.

Mais vraiment j'y consens.Ton défaut capital
Est l'embarras subit, le trouble machinal,
Qui, sans nulle raison, te saisit & te glace,
Si-tôt qu'on te regarde ou qu'on te parle en face.
Crois-moi, tombe plutôt dans l'autre extrémité
Rien ne fait plus de tort que la timidité.
Avec elle, par-tout, on est hors de sa place ;
Elle suspend, arrête, & fixe les ressorts
De la langue, des yeux, de l'esprit & du corps :

Elle en ôte l'usage ; elle en ôte la grace ;
Sur tout ce que l'on dit, sur tout ce que l'on fait,
Elle répand un air gauche, épais, & stupide.
Tel qu'on prend pour un sot, parce qu'il est timide,
Auroit de quoi passer pour un homme parfait.
Mais ce n'est pas là tout ; & si tu te proposes
D'avoir des succès éclatans,
Il te faut bien encor d'autres métamorphoses.
Il te manque le ton, l'air & les mœurs du tems :
Le monde où tu vas vivre exige, entre autres choses,
Qu'on soit plus amusant que solide & sensé.
Tu ne sçaurois parler qu'après avoir pensé.
Tu raisonnes toujours, & jamais tu ne causes.
Déraisonne, morbleu, plutôt que d'ennuyer :
Un peu moins de bon-sens, & plus de badinage.

Un homme qui disserte est un homme à noyer.
La raison, que tu crois un si bel appanage,
Fut toujours le fléau de la société :
Elle en chasse les ris, les jeux & la gaieté ;
Elle y met, à leur place, une langueur mortelle.
On la vante mal-à-propos ;
Quand on a de l'esprit, on peut se passer d'elle ;
La raison, tout au plus, ne convient qu'à des sots.

DOLIGNI FILS.

Tu traites la raison d'une maniere étrange.

LE MARQUIS.

J'en suis bien revenu ; je ne prends plus le change.

DOLIGNI FILS.

Il y paroît.

LE MARQUIS.

Il y paroît.Pour toi, tâche de profiter.
Je ne me cite pas ; mais on peut m'imiter.

DOLIGNI FILS.

Quelqu'un vient.

LE MARQUIS.

Quelqu'un vient.C'est La Fleur.

DOLIGNI FILS.

Quelqu'un vient.C'est La Fleur.Adieu, je me retire.

LE MARQUIS.

Sur ce que je t'ai dit, fais tes réflexions.

LA FLEUR, LE MARQUIS.

LA FLEUR.

Ouf !

LE MARQUIS.

Ouf !Eh ! bien, mes commissions ?

LA FLEUR.

Oh ! palsembleu, Monsieur, souffrez que je respire.
Si vous continuez ainsi, vous me tuerez.

LE MARQUIS.

Il est vrai qu'avec moi la fatigue est extrême.

LA FLEUR.

Vous autres, que Dieu fit pour être voiturés,
Vous allez à votre aise, & vous parlez de même.
Il n'en est pas ainsi des malheureux piétons.

LE MARQUIS.

Reste en place ; respire ; & point de ces dictons.

LA FLEUR.

Morbleu, je suis bien las de ces courses maudites.

LE MARQUIS.

Quels papiers tiens-tu là ?

LA FLEUR.

Quels papiers tiens-tu là ?La liste des visites.

LE MARQUIS.

J'ai vû celle d'hier.

LA FLEUR.

J’ai vû celle d’hier.Elle est de ce matin.

LE MARQUIS.

Bon !

LA FLEUR.

Bon !Demandez au Suisse ; oui, rien n’est plus certain.

LE MARQUIS.

Eh ! mais, la matinée est un tems solitaire.

LA FLEUR.

Il est certaines gens, pour certaine raison,
Qui vont dès le matin.

LE MARQUIS.

Qui vont dès le matin.Lis.

LA FLEUR.

Qui vont dès le matin.Lis.Le propriétaire
De votre petite maison.

LE MARQUIS.

Fort bien.

LA FLEUR.

Fort bien.Le tapissier.

LE MARQUIS.

Fort bien.Le tapissier.Oui-dà !

LA FLEUR.

Fort bien.Le tapissier.Oui-dà !Le traiteur.

LE MARQUIS.

Fort bien.Le tapissier.Oui-dà !Le traiteur.Peste !

LA FLEUR.

Le loueur de carrosse.

LE MARQUIS.

Le loueur de carrosse.Après.

La Fleur.

Le loueur de carrosse.Après.Ainsi du reste.

Le Marquis.

Ces messieurs sont venus ?

La Fleur.

Ces messieurs sont venus ?Non pas eux, mais leurs gens.

Le Marquis.

Leurs gens !...

La Fleur.

Leurs gens !...Oui ; ce sont des sergens ;
Et voici, Monsieur, de leur prose,
Et de leurs billets doux.

Le Marquis.

Et de leurs billets doux.Tant mieux.
(il chante.)
Je n'en ai jamais vû. Contentez-vous, mes yeux...

La Fleur.

Chantez ; c'est bien prendre la chose.

Le Marquis, en lui rendant les papiers.

Tiens, fais-en ton profit.

La Fleur.

Tiens, fais-en ton profit.Beau diable de profit !

Le Marquis.

D'ailleurs, chez Arthénice as-tu sçu t'introduire ?

La Fleur.

Plus invisiblement que n'eût fait un Esprit.

Le Marquis.

Comment se porte-t-on ?

La Fleur.

Comment se porte-t-on ?Bien.

Le Marquis.

Comment se porte-t-on ?Bien.Daigne un peu m'instruire.
Comment a-t-on reçu les bijoux ?

La Fleur.

Comment a-t-on reçu les bijoux ?Mal.

Le Marquis.

Comment a-t-on reçu les bijoux ?Mal.Pourquoi ?

La Fleur.

C'est qu'il n'étoit pas jour chez elle ;
Et qu'ainsi je n'ai pû voir que sa Demoiselle.
Ce n'est pas là mon compte, à moi.

Le Marquis.

J'entends, & je t'enjoins de ne jamais rien prendre.

La Fleur.

Quoi ! pas même, Monsieur, ce qu'on me donnera ?

Le Marquis.

Non ; ou bien tu verras ce qui t'arrivera.

La Fleur, à part.

Ah ! ce ne sera pas de rendre.
(Haut.)
On va la marier.

Le Marquis.

On va la marier.Tout de bon ?

La Fleur.

On va la marier.Tout de bon ?Tout-à-fait ;
À ce baron qui la pourchasse :
Il prétend, dès demain, que la nôce se fasse.

Le Marquis.

Bon !

La Fleur.

Bon !Un petit Billet vous mettra mieux au fait.

Le Marquis, rêvant.

Il faut que tout cela finisse.

(à La Fleur, qui rit.)
De quoi ris-tu ? Dis donc.

La Fleur.

De quoi ris-tu ? Dis donc.D'un tour assez falot,
Dont la suivante d'Arthénice
Vient, à votre sujet, de régaler un sot.
J'étois dans l'antichambre à causer avec elle,
En tout bien, tout honneur…

Le Marquis.

En tout bien, tout honneur…Eh ! tâche d'abréger.

La Fleur.

Nous parlions d'amitié, quand la fausse femelle
A pensé me dévisager.
« Va-t-en, m'a-t-elle dit, au diable, avec ton Maître.
» Depuis assez long-tems, il a dû reconnoître
» Qu'il prend un inutile soin.
» Ma maîtresse n'en veut, ni de près, ni de loin. »
Alors, tout ébaubi, j'ai détourné la tête :
C'est que le vieux baron lui-même, à pas de loup,
Venoit d'arriver tout-à-coup,
Qui mordant à la grappe, & d'un air tout honnête,
Accompagné pourtant d'un geste cavalier,
M'a flatté, si jamais le hasard me ramene,
Qu'il auroit la bonté de m'épargner la peine
De descendre par l'escalier.

Le Marquis.

Je voudrais qu'il osât te faire cette grace.

La Fleur.

Eh ! non pas, s'il vous plaît ; souffrez que je m'en passe.

J’ai volé chez Michel, & de-là chez Passeau.
J’ai vû vos deux habits ; ma foi, rien n’est si beau ;
Je ne crois pas qu’on puisse en avoir de plus lestes.
Après, j’ai, sans aucun délai,
Été chez la Duchapt ; & puis, chez la Bourrai ;
Leurs filles sont après à garnir vos deux vestes ;
L’une est en petit jaune, & l’autre en petit bleu.

LE MARQUIS.

Les aurai-je bientôt ?

LA FLEUR.

Les aurai-je bientôt ?Vous les aurez dans peu ;
Mais l’argent à la main.

LE MARQUIS.

Mais l’argent à la main.Ou Mons La Fleur est ivre,
Ou ces gens sont devenus foux.
Parbleu, je ferois bien, pour leur apprendre à vivre,
De ne m’en plus servir.

LA FLEUR.

De ne m’en plus servir.C’est ce qu’ils disent tous.
Par l’homme en question j’ai fini mes messages ;
Seriez-vous assez fou pour en tâter encore ?

LE MARQUIS.

Aurai-je de l’argent ?

LA FLEUR.

Aurai-je de l’argent ?Oui, mais au poids de l’or.
Il demande un billet du triple, & de bons gages.

LE MARQUIS.

Mais il en a déjà pour plus que je ne dois.

LA FLEUR.

Faute de les avoir retirés dans le mois,
Ils lui sont dévolus. Ignorez-vous l’usage ?

LE MARQUIS.

N’importe. J’ai besoin, en un mot comme en cent,
De deux mille louis.

La Fleur.

De deux mille louis.Quel besoin si pressant
En pouvez-vous avoir ?

Le Marquis.

En pouvez-vous avoir ?Est-ce donc qu’à mon âge
Il n’est pas naturel de chercher à jouir ?

La Fleur.

Sans être libertin, on peut se réjouir.

Le Marquis.

Comment donc libertin ? Le suis-je ?

La Fleur.

Comment donc libertin ? Le suis-je ?Ah ! mon cher Maître,
Vous l’êtes beaucoup plus, en croyant ne pas l’être.

Le Marquis.

Mais encore en quoi donc ? Dis-le-moi ; j’y consens.

La Fleur.

Eh ! parbleu, tout vous duit à la fois ; somme toute,
Rien n’y manque, le vin, le jeu, l’amour.

Le Marquis.

Rien n’y manque, le vin, le jeu, l’amour.Sans doute.
Eh ! ne sont-ce pas là des plaisirs innocens ?

La Fleur.

Vous les menez un train de chasse ;

Et vous indisposez le public contre vous.

Le Marquis.

Ah ! s’il a de l’humeur, que veux-tu que j’y fasse ?
Peut-on empêcher les jaloux ?
Crois-moi, va, je connois le monde ;
On n’y blâme que ceux qu’on voudroit imiter.

La Fleur.

En faux raisonnemens votre morale abonde.
Mais, encore une fois, sçachez vous limiter.
Si vous ne changez pas tout-à-fait de conduite,
Empêchez que du moins on n'en parle en tous lieux.
Madame votre mere en pourroit être instruite.
Elle a beau vous aimer, elle ouvrira les yeux.
Vous avez une sœur, qu'elle vous sacrifie :
Songez-y ; je vous signifie
Qu'elle pourroit fort bien la tirer du Couvent,
Pour lui faire, avec vous, partager l'héritage,
Et peut-être encor davantage.
Vous sçavez que Monsieur l'en presse assez souvent.

Le Marquis.

Eh ! ventrebleu ! va-t-en faire un tour à l'office,
Et rêver, en bûvant, aux moyens les plus prompts
De refaire ma bourse & de me mettre en fonds.
Le vin te fournira quelque heureux artifice.

La Fleur.

Pour boire, je boirai.

Le Marquis.

Pour boire, je boirai.Va donc, sois diligent.

La Fleur.

Je l'entends un peu mieux que tout autre négoce.

Le Marquis.

Àtel prix que ce soit, il me faut de l'argent.

La Fleur.

S'il venoit en bûvant, je roulerois carrosse.

Acte II

Mad. ARGANT, ROSETTE.

Mad. Argant.

Le Marquis viendra-t-il ?

ROSETTE.

Le Marquis viendra-t-il ?Un peu de patience.
Je l'ai fait avertir ; il ne tardera pas.
À quelques importuns qui retardent ses pas,
Il acheve à présent de donner audience.

MAD. ARGANT.

Ah ! Rosette !

ROSETTE.

Ah ! Rosette !Comment ! qui vous fait soupirer ?

MAD. ARGANT.

Mon fils.

ROSETTE.

Mon fils.En quoi, Madame, y peut-il conspirer ?
N'êtes-vous pas toujours la plus heureuse mere ?

MAD. ARGANT.

Je crains que ce bonheur ne soit qu'une chimere.

ROSETTE.

De la part du Marquis, que s'est-il donc passé ?
Vous seroit-il moins cher ?

MAD. ARGANT.

Vous seroit-il moins cher ?Je rougis de le dire ;
Mon amour va pour lui toujours jusqu'au délire.

ROSETTE.

L'excès en est permis, quand il est bien placé.

MAD. ARGANT.

Eh ! qui me répondra que mon fils le mérite ?

ROSETTE, À PART.

Ma foi, ce n'est pas moi. N'allons pas à l'appui
D'un accès de raison qui passera bien vîte.
(haut.)
Qu'avez-vous découvert qui vous déplaise en lui ?
Il me semble pourtant qu'il est toujours de même.

MAD. ARGANT.

C’est de quoi je me plains.

ROSETTE.

C’est de quoi je me plains.Ma surprise est extrême.
Eh ! peut-il être mieux, sans y perdre ? Il est bien.
(à part.)
S’il cessoit d’être un fat, il ne seroit plus rien.
(haut.)
Madame, dépouillons les préjugés vulgaires.

MAD. ARGANT.

Il a bien des défauts, ou je me trompe fort.

ROSETTE.

S’il a quelques défauts, ils lui sont nécessaires.

MAD. ARGANT.

Comment ?

ROSETTE.

Comment ?Je le soutiens, & nous serons d’accord.

Quoi ! trouvez-vous mauvais qu’il soit l’homme de France
Qui sçait le mieux choisir une étoffe de goût ;
Qui s’habille & se met avec une élégance
Qu’on cherche à copier, sans en venir à bout ?
Lui reprocheriez-vous, dans l’humeur où vous êtes,
Qu’il aime un peu le luxe & la frivolité ?
Qu’il cherche à ressembler aux gens de qualité ?
Qu’il aime le plaisir, & contracte des dettes ?
Eh ! n’en voulez-vous pas faire un homme de Cour ?

MAD. ARGANT.

C’est le projet flatteur qu’a formé mon amour.

ROSETTE.

Ne vous plaignez donc point.

MAD. ARGANT.

Ne vous plaignez donc point.Mais es-tu bien certaine…

ROSETTE.

Il ira loin. Pour moi, je n'en suis point en peine.

MAD. ARGANT.

J'en accepte l'augure… À propos de cela,
Conçois-tu mon mari ?

ROSETTE.

Conçois-tu mon mari ?La demande est nouvelle !
Est-ce qu'on peut jamais concevoir ces gens-là ?

MAD. ARGANT.

Son obstination me paroît bien cruelle.

ROSETTE.

Oui, sa prévention contre un fils si bien né…

MAD. ARGANT.

Est le premier chagrin qu'il m'ait jamais donné.

ROSETTE.

Ce n'est que depuis peu que son humeur varie,
Qu'il a des volontés, & qu'il vous contrarie.
Il lui sied bien, en vérité !
Il faudroit arrêter cette témérité…
Mais vous auriez la paix, si, pour le satisfaire,
(Aux dépens du Marquis, s'entend,)
Vous vouliez retirer, ainsi qu'il le prétend,
Votre fille du cloître.

MAD. ARGANT.

Votre fille du cloître.Il est vrai.

ROSETTE.

Votre fille du cloître.Il est vrai.Pourquoi faire ?
Pour priver Le Marquis de la moitié du bien ?

MAD. ARGANT.

Et m'empêcher par-là de faire un mariage
Où je vois, pour mon fils, le plus grand avantage.

ROSETTE.

Affaire de ménage, où l'homme n'entend rien.
Votre dessein n'est pas de l'en laisser le Maître ?

MAD. ARGANT.

Non vraiment ; si cela peut être,
Je prétends que mon fils ait un brillant état.
Je veux, par les grands biens qui sont en ma puissance,
Suppléer au défaut d'une illustre naissance,
Et que dans le grand monde il vive avec éclat.

ROSETTE.

Rien n'est plus naturel qu'un si grand sacrifice.
Ce projet vous est cher ; vous l'avez résolu.

Il faut bien, à son tour, que Monsieur obéisse.
Vous n'avez que trop fait tout ce qu'il a voulu.
Il en contracteroit l'habitude importune.
C'est bien assez d'avoir reçu, dans la maison,
Cette niece orpheline, & presque sans fortune,
Qu'il vous fit accueillir, par la seule raison
Qu'elle porte son nom. (à part.) Notez, par apostille,
Qu'elle reçoit sa niece & refuse sa fille.

MAD. ARGANT.

Que dis-tu ?

ROSETTE.

Que dis-tu ?Que c'est vous montrer
La tante la meilleure & la plus généreuse
Qu'on puisse jamais rencontrer.

MAD. ARGANT.

Voilà mon fils.

ROSETTE.

Voilà mon fils.Déjà ! l'aventure est heureuse !

MAD. ARGANT.

Qu'il est mis agréablement !

LE MARQUIS, MADAME ARGANT, ROSETTE.

LE MARQUIS.

Je me jette à vos pieds. Je suis réellement
Outré, désespéré de m'être fait attendre.

Je devois tout quitter, & ne point m'amuser.
(Il lui baise la main.)
Me pardonnerez-vous ?

ROSETTE, À PART.

Me pardonnerez-vous ?Ah ! comme il sçait la prendre !

MAD. ARGANT.

Rosette a sçu vous excuser.

LE MARQUIS.

Rosette !

ROSETTE.

Rosette !Moi ! Madame !

MAD. ARGANT.

Rosette !Moi ! Madame !Oui : soyez content d'elle.
Cette fille vous aime.

LE MARQUIS.

Cette fille vous aime.Elle me connoît bien.

MAD. ARGANT, À ROSETTE.

Va, compte qu'il saura récompenser ton zele.

ROSETTE, À PART.

Oui-dà !

MAD. ARGANT.

Oui-dà !Mais laisse-nous un moment d'entretien.

MADAME ARGANT, LE MARQUIS.

MAD. ARGANT.

J'aurois à vous parler.

LE MARQUIS.

J'aurois à vous parler.Vous serez mieux assise.

MAD. ARGANT.

Il n'en est pas besoin ; restez.
J'exigerois de vous une entiere franchise.

LE MARQUIS.

Mon cœur vous est ouvert.

MAD. ARGANT.

Mon cœur vous est ouvert.Vous me la promettez ?

LE MARQUIS.

Dans la sincérité mon ame est affermie ;
J'en fais profession, & sur-tout avec vous.

MAD. ARGANT.

Votre mere ne veut être que votre amie.

LE MARQUIS.

C'est unir à la fois les titres les plus doux.

MAD. ARGANT.

Àvotre âge, mon fils, & fait comme vous êtes,
Recevant dans le monde un accueil enchanteur,
On a dû vous dresser mille embûches secrettes,
Pour obtenir de vous un hommage flatteur.
Quand vous auriez cédé, par goût ou par foiblesse,
J'excuserois votre jeunesse ;
Je fermerois les yeux. Parlez-moi franchement.
Vous passez pour avoir un tendre attachement :
C'est une Beauté rare, & qu'on m'a fort vantée,
Mais à quoi votre sort ne peut pas être joint…
Vous rougissez, mon fils, & ne répondez point.
Si votre ame, à présent, un peu trop enchantée,
Ne peut abandonner ce dangereux vainqueur,
J'attendrai que le tems vous rende votre cœur,

Et vous mette en état d'entrer sans répugnance
Dans des projets, pour vous, formés dès votre enfance,
Et que, jusqu'à ce jour, je n'ai point négligés.

LE MARQUIS.

Ah ! vous méritez tout ce que vous exigez.
Oui, l'on vous a dit vrai : mais soyez plus tranquille.

C’est un amusement frivole & passager,
Que mon cœur, sans vouloir autrement s’engager,
S’est fait depuis peu par la Ville,
Seulement pour remplir un loisir inutile.
Pareil attachement, (si pourtant c’en est un,)
Ne tient qu’autant qu’on veut ; la rupture est facile :
Rien n’est plus simple & plus commun.
De semblables romans n’ont pas pour Héroïnes
Des personnes assez divines
Pour fixer, sans retour, ceux qui leur font l’honneur
D’offrir quelque encens à leurs charmes.
C’est l’espoir assuré d’un facile bonheur
Qui fait que l’on s’abbaisse à leur rendre les armes.
Elles n’allument point de véritables feux ;
Et l’on est leur Amant, sans en être amoureux.

MAD. ARGANT.

Que le mépris que vous en faites
Augmente mon estime, & mon amour pour vous !
Ah ! mon fils, pardonnez mes frayeurs indiscrettes.
Votre établissement est l’objet le plus doux
Que ma tendresse se propose ;
Et j’y travaille utilement.

LE MARQUIS.

Et c’est sur vous aussi que mon cœur s’en repose.

MAD. ARGANT.

J’ai de l’ambition ; mais pour vous seulement.

LE MARQUIS.

Que ne vous dois-je pas !

MAD. ARGANT.

Que ne vous dois-je pas !Écoutez, je vous prie.
Vous aurez tout mon bien, je vous l’ai destiné.
Mais ce n’est pas assez ; & vous n’êtes pas né
Pour vivre & pour passer simplement votre vie
Dans l’indolente oisiveté
D’une opulente obscurité.

LE MARQUIS.

Ce n’est pas là mon plan.

MAD. ARGANT.

Ce n'est pas là mon plan.Je ne fais aucun doute
Que vous n'ayez dessein de paroître au grand jour ;
Que votre but ne soit de percer à la Cour :
Un bien considérable en aplanit la route.
Mais, pour vous abréger un chemin toujours long,
Il seroit un moyen plus facile & plus prompt.

LE MARQUIS.

Et ce moyen qui s'offre à votre prévoyance,
Seroit ?

MAD. ARGANT.

Seroit ?Un mariage ; une fille, en un mot,
Qui vous apporteroit en dot
Le crédit & l'appui d'une grande alliance.

LE MARQUIS.

On ne peut mieux penser. Vous ne m'étonnez point :
Mais l'hymen, à mon âge, est un état bien grave.
Quoi ! voulez-vous sitôt que je devienne esclave ?

MAD. ARGANT.

Un mari ne l'est pas. Auriez-vous sur ce point
Un peu d'aversion ?

LE MARQUIS.

Un peu d'aversion ?Moi ! Madame ? Eh ! qu'importe ?
Quand mon aversion seroit cent fois plus forte,
Croyez que de ma part, en cela, comme en tout,
Le sacrifice est prêt : ce n'est pas une affaire.
Le desir de vous satisfaire
Me tiendra toujours lieu de penchant & de goût.
Mais mon pere ?...

MAD. ARGANT.

Mais mon pere ?...Ah ! je sçais comment il faut s'y prendre.
Je prévois ses refus ; mais ils ne tiendront pas.
Nous disputons beaucoup. Après bien des débats,
Votre pere s'apaise, & finit par se rendre.
Par exemple, il avoit fortement décidé
Que vous seriez de robe.

LE MARQUIS.

Que vous seriez de robe.Ah ! ciel !

MAD. ARGANT.

Que vous seriez de robe.Ah ! ciel !Il a cédé.
N'en a-t-il pas été de même
Pour le déterminer à vous faire un état.
Au sujet de ce marquisat
Sa répugnance étoit extrême ;

Il ne vouloit pas s'y prêter :
Mais vous le désiriez ; c'est sur quoi je me fonde :
Aussi l'ai-je forcé de l'aller acheter.

LE MARQUIS.

Ne faut-il pas avoir un titre dans le monde ?
Mais celui de Marquis me flatte infiniment ;
Je vous l'avoue ingénûment.
Si vous n'aviez pas eu la bonté de contraindre
Mon pere à cet achat, j'eusse été très à plaindre.

MAD. ARGANT.

Cette acquisition l'a long-tems retenu.

LE MARQUIS.

Il est vrai ; c'est ce qui m'étonne.

MAD. ARGANT.

Il arrive aujourd'hui ; l'avis m'en est venu.

LE MARQUIS.

Je crois qu'à son retour la scene sera bonne.
Il ne sera pas mal surpris
De l'état que nous avons pris
Pendant le cours de son absence.
Il ne pourra pas voir, sans jeter les hauts cris,
Ces embellissemens & ces meubles de prix.
Il n'a jamais donné dans la magnificence.
Ce nombre de Valets, & ce Suisse sur-tout,
Ne seront pas trop de son goût.

MR. ARGANT, MAD. ARGANT, LE MARQUIS, UN SUISSE, LAQUAIS.

Mr. Argant.

Voyez cet animal qui m'arrête à la porte !

Le Suisse.

Que voulez-vous ?

Mr. Argant.

Que voulez-vous ?Eh ! que t'importe ?
Mais est-ce ici chez moi ?

Le Suisse.

Mais est-ce ici chez moi ?Çà, Monsieur, votre nom ?

Mr. Argant.

Mon nom ?...

Le Suisse.

Mon nom ?...Afin qu'on vous annonce.

Mr. Argant.

Je n'en connois pas un.

Le Suisse.

Je n'en connois pas un.J'attends votre réponse.

Un Laquais, à son camarade.

Connais-tu ça ?

Un autre Laquais.

Connais-tu ça ?Moi ! Ma foi, non.

Le Marquis.

Ah ! Monsieur, pardonnez... Madame, c'est mon pere.
Excusez des Valets...

Mr. Argant.

Excusez des Valets...Quel est donc ce mystere ?

Mad. Argant.

C'est vous, Monsieur Argant ?

Mr. Argant.

C’est vous, Monsieur Argant ?Moi-même, Dieu merci,
Qu’une espèce de singe, avec sa barbe torse,
Ne vouloit point du tout laisser entrer ici :
Il a presque fallu que j’usasse de force.

Le Marquis.

Un Suisse, comme un sot, fait toujours son métier.

Monsieur Argant.

Vous avez pris un Suisse ?

Le Marquis.

Vous avez pris un Suisse ?Oui, Monsieur.

Monsieur Argant.

Vous avez pris un Suisse ?Oui, Monsieur.Pour quoi faire ?

Le Marquis.

Un Suisse est à la porte un meuble nécessaire.

Monsieur Argant.

Il ne nous faut qu’un vieux Portier.
Et ce tas de Valets dont l’antichambre est pleine,
Est-il d’ici ?

Le Marquis.

Est-il d’ici ?Sans doute. Il faut être servi.

Monsieur Argant.

Mais en faut-il une douzaine ?

Le Marquis.

Chacun a son emploi.

Monsieur Argant.

Chacun a son emploi.Fort bien, j’en suis ravi.
Parbleu, pendant deux mois qu’a duré mon voyage,
L’extravagance a fait ici bien du ravage !

Le Marquis.

Mais en quoi donc, Monsieur ?

MR. ARGANT.

Mais en quoi donc, Monsieur ?Déjà deux ou trois fois
Ce titre de Monsieur a choqué mon oreille.
Vous ne vous serviez pas d'épithete pareille.
Le nom de pere est-il devenu trop bourgeois,
Pour pouvoir à présent sortir de votre bouche ?
Il faut que cela soit.

LE MARQUIS.

Il faut que cela soit.Ce reproche me touche.
Je croyois vous traiter avec plus de respect ;
Et j'ignore pourquoi Monsieur s'en formalise.

MONSIEUR ARGANT.

Ma foi, s'il faut que je le dise,
Ce cérémonial me paroît fort suspect ;
Et c'est la vanité qui l'a mis en usage.
Je sçais que chez les Grands il est autorisé ;
Que chez les gens d'un moindre étage
Ce ridicule abus s'est impatronisé ;
Il s'est même glissé jusques dans la roture :
Mais il n'est pas moins vrai qu'il blesse la nature.
Pour chez moi, s'il vous plaît, il n'aura point de cours.

Sçachez, en m'appelant par mon nom véritable,
Que le titre de pere est le plus respectable
Qu'un fils puisse donner à l'auteur de ses jours.

MAD. ARGANT.

Il est vrai ; mais enfin je sçais qu'au fond de l'ame
Il ne m'aime pas moins pour m'appeler Madame.

MONSIEUR ARGANT.

Ma femme, quant à vous, je ne m'en mêle pas ;
C'est une affaire à part ; je n'en veux point connoître.

UN COUREUR, MR. ARGANT, MAD. ARGANT, LE MARQUIS.

MONSIEUR ARGANT.

Quelle est cette autre espece ? Où s'adressent tes pas ?

LE COUREUR.

Ici.

Mr. Argant.

Ici.Qu'es-tu ?

Le Coureur.

Ici.Qu'es-tu ?Coureur.

Monsieur Argant.

Ici.Qu'es-tu ?Coureur.Qui cherches-tu ?

Le Coureur.

Ici.Qu'es-tu ?Coureur.Qui cherches-tu ?Mon Maître ?

Monsieur Argant.

Quel est-il ?

Le Coureur.

Quel est-il ?Eh ! parbleu, c'est Monsieur Le Marquis.

Monsieur Argant.

Quel Marquis ?

Le Coureur.

Quel Marquis ?Le voilà.

Monsieur Argant.

Quel Marquis ?Le voilà.Qui donc ?

Mad. Argant.

Quel Marquis ?Le voilà.Qui donc ?Eh ! c'est mon fils.

Monsieur Argant.

Lui ?

Mad. Argant.

Lui ?Sans doute.

Le Marquis, au coureur, qui lui donne un billet.

Lui ?Sans doute.Va-t-en.

Mr. ARGANT, Mad. ARGANT, LE MARQUIS.

Monsieur Argant.

Lui ?Sans doute.Va-t-en.C'est ainsi qu'on vous nomme ?

Le Marquis.

Oui, Monsieur.

Monsieur Argant.

Oui, Monsieur.De quel droit ? Mais vous m'étonnez fort.

Le Marquis.

Je crois en avoir deux.

Mr. Argant.

Je crois en avoir deux.Qui sont-ils donc ?

Le Marquis.

Je crois en avoir deux.Qui sont-ils donc ?D'abord,
N'avez-vous pas l'honneur d'être né Gentilhomme ?

Monsieur Argant.

Un peu. Mais est-ce assez pour s'appeler Marquis ?
Argant, vous êtes fou.

Mad. Argant.

Argant, vous êtes fou.N'avez-vous pas acquis ?...

Monsieur Argant.

Et quoi ?

Mad. Argant.

Et quoi ?Ce Marquisat que nous avions en vûe ?
Est-ce que ce n'est pas une affaire conclue ?

Monsieur Argant.

Un Marquisat !...

Mad. Argant.

Un Marquisat !...Est-il acheté ?

Mr. Argant.

Un Marquisat !...Est-il acheté ?Ma foi, non.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame…

MAD. ARGANT.

Ah ! Madame…Ah ! Monsieur…

MONSIEUR ARGANT.

Ah ! Madame…Ah ! Monsieur…Il est trop cher.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame…Ah ! Monsieur…Il est trop cher.Qu'entends-je ?

MONSIEUR ARGANT.

Mais vous ne perdrez rien au change.

MAD. ARGANT.

Mais mon fils en a pris le nom.

MONSIEUR ARGANT.

Palsembleu, qu'il le quitte.

LE MARQUIS.

Palsembleu, qu'il le quitte.Ah ! ciel ! est-il possible !

MAD. ARGANT.

Autant qu'à vous, mon fils, cet affront m'est sensible.

MONSIEUR ARGANT.

Entre nous, pourquoi l'a-t-il pris ?
Faut-il, pour satisfaire à ses étourderies,
Être aussi fou que lui ? J'ai, mais à fort bon prix,
Acquis trois bonnes Métairies,
Pays gras, terre à bled.

LE MARQUIS, À PART.

Pays gras, terre à bled.Mais quelles gueuseries !
Mon pere est bien désespérant !

MONSIEUR ARGANT.

Ces acquisitions, je vous en suis garant,
Valent mieux que dix seigneuries.

LE MARQUIS.

J'enrage de bon cœur.

MAD. ARGANT, À SON FILS.

J'enrage de bon cœur.Sçachez vous contenir ;
Ou plutôt, laissez-nous ; je vais l'entretenir.

MR. ARGANT, MAD. ARGANT.

MAD. ARGANT.

Vous êtes bien cruel !

MR. ARGANT.

Vous êtes bien cruel !Moi ! la plainte est nouvelle !

MAD. ARGANT.

J'ai cru que vous m'aimiez ; mais vous ne m'aimez point.

MONSIEUR ARGANT.

Fort bien. Mécontentez une femme en un point,
Tout le passé s'oublie, & n'est plus rien pour elle.

MAD. ARGANT.

Oui, je suis une ingrate ; allons, accablez-moi ;
Ne ménagez plus rien. Ah ! que je suis outrée !

MONSIEUR ARGANT.

Ma femme, sans courroux, parlons de bonne foi.
Nous convient-il d'avoir une Terre titrée ?
Que diable ! un Marquisat n'a pas le sens commun.

MAD. ARGANT.

Eh ! pourquoi donc mon fils n'en auroit-il pas un ?
Il n'est pas assez noble, & la Terre est trop chere :
Sont-ce là des raisons d'un homme de bon sens ?
Non, Monsieur ; vous voulez, je le vois, je le sens,
Mortifier le fils, désespérer la mere.
Vous vous lassez de moi.

MR. ARGANT.

Vous vous lassez de moi.Parlez-vous tout de bon ?

MAD. ARGANT.

Que je suis malheureuse !

MR. ARGANT.

Que je suis malheureuse !Ah ! c'est une autre affaire.
Ayons ce Marquisat. Il faut vous satisfaire.

MAD. ARGANT.

Quand mon fils en a pris le titre avec le nom,
Est-il tems d'écouter un frivole scrupule ?

MONSIEUR ARGANT.

Argant sera Marquis.

MAD. ARGANT.

Argant sera Marquis.Eh ! sans doute. Autrement
Ce seroit le couvrir du plus grand ridicule.

MONSIEUR ARGANT.

Je vais écrire.

MAD. ARGANT.

Je vais écrire.Promptement...

MONSIEUR ARGANT.

Oui.

MAD. ARGANT.

Oui.Je vous attendois avec impatience,
D'autant plus qu'il s'agit d'une grande alliance
Pour mon fils.

MR. ARGANT.

Pour mon fils.Je m'en doutois bien.

MAD. ARGANT.

On propose une fille aimable & de naissance,
Et qui même appartient à plus d'une Puissance.

MONSIEUR ARGANT.

C'est-à-dire qu'elle n'a rien.

MAD. ARGANT.

Mon fils est assez riche. Un si grand mariage
Lui procure, entre autr'avantage,
Une entrée à la Cour, avec un Régiment.
Il ne trouveroit plus d'occasion si belle.

MONSIEUR ARGANT.

Qu'exige-t-on de vous ?

MAD. ARGANT.

Qu'exige-t-on de vous ?Eh ! mais apparemment
Que j'assure mon bien.

MR. ARGANT.

Que j'assure mon bien.C'est une bagatelle…
Et ma fille ?…

MAD. ARGANT.

Et ma fille ?…Allez-vous encore, à ce sujet,
Réveiller le procès que nous avions ensemble,
Au lieu d'embrasser mon projet ?

MR. ARGANT.

Mais, ma femme…

MAD. ARGANT.

Mais, ma femme…Mais quoi ! tout est dit, ce me semble.
Dans cet asyle heureux, & par elle chéri,
Où le Ciel doit avoir accoutumé sa vie,
J'aurai soin de lui faire un sort digne d'envie.
Où peut-elle être mieux ?

MR. ARGANT.

Où peut-elle être mieux ?Avec un bon mari.

MAD. ARGANT.

Rien n'est plus incertain. Mais qui vient nous surprendre ?
C'est Monsieur Doligni. Je vous laisse avec lui.
Songez que l'on attend ma réponse aujourd'hui.

DOLIGNI PERE, MR. ARGANT.

DOLIGNI PERE.

Vous voilà de retour. On vient de me l'apprendre :
Aussi-tôt l'amitié vers vous m'a fait voler.
Vous avez du chagrin, je pense ?

Mr. Argant.

Ma femme…

Doligni pere.

Ma femme…Eh ! bien, quoi donc ?

Monsieur Argant.

Ma femme…Eh ! bien, quoi donc ?Vient de me désoler.

Doligni pere.

Si-tôt ?

Monsieur Argant.

Si-tôt ?J'arrive à peine, après deux mois d'absence…

Doligni pere.

C'est pour se remettre au courant.
Puis-je vous consoler ?

Mr. Argant.

Puis-je vous consoler ?Non.

Doligni pere.

Puis-je vous consoler ?Non.Pourquoi, je vous prie ?
Vous me revoyez donc d'un œil bien différent ?

Monsieur Argant.

Mon amitié pour vous ne s'est point affoiblie.
Puis-je me consoler, quand moi-même je crains
De vous plonger bientôt dans les plus grands chagrins.

Doligni pere.

Je n'en prends jamais pour mon compte ;
Je n'ai que ceux de mes amis.

Monsieur Argant.

Ma femme, & j'en rougis de honte,
Me veut faire manquer à ce que j'ai promis.

Éprise, pour son fils, d'une amitié trop tendre,
Elle pense à lui seul, & ne veut point de gendre.

DOLIGNI PERE.

Je le sçavois déjà. Je vous dirai de plus,
Que je vous rends votre promesse.

MONSIEUR ARGANT.

Vous croyez que ma femme en sera la maîtresse ?

DOLIGNI PERE.

N'ayez point, là-dessus, de débats superflus.
Par une autre raison qui n'est pas moins contraire,
Ce mariage-là n'auroit pas pû se faire.
Mon fils, à ce sujet, implore ma pitié.
Il aime éperdûment une jeune personne
Digne de sa tendresse & de mon amitié.

MONSIEUR ARGANT.

Il a donc votre aveu ?

DOLIGNI PERE.

Il a donc votre aveu ?Mais oui, je le lui donne.

MONSIEUR ARGANT.

Hélas !

DOLIGNI PERE.

Hélas !Son choix fera mon bonheur & le sien.

MONSIEUR ARGANT.

J'espérois pour ma fille une chaîne si belle,
Et qu'un jour votre fils seroit aussi le mien.
D'ailleurs, cette beauté qu'il aime, quelle est-elle ?

DOLIGNI PERE.

Marianne.

MR. ARGANT.

Marianne.Ma niece ?

DOLIGNI PERE.

Marianne.Ma niece ?Oui, depuis quatre mois,
Il n'a pas pû la voir sans y fixer son choix.

MONSIEUR ARGANT.

Marianne est l'objet dont son ame est charmée ?

DOLIGNI PERE.

La présence décide ; on se prend par les yeux :
S'il eût vû votre fille, il l'eût sans doute aimée.

MONSIEUR ARGANT.

Son choix revient au même : il n'en sera pas mieux.
Voyez en même-tems ma douleur & ma joye.
Ouvrez-moi votre sein ; que mon cœur s'y déploye :
Comme un dépôt sacré, recevez un secret
Que ma tendre amitié vous taisoit à regret.
Cette jeune orpheline, où tant de beauté brille,
Que votre fils adore, & que vous chérissez...

DOLIGNI PERE.

Eh ! bien... vous vous attendrissez.

MR. ARGANT.

Cette nièce...

DOLIGNI PERE.

Cette nièce...Achevez.

MONSIEUR ARGANT.

Cette nièce...Achevez.Marianne est ma fille.

DOLIGNI PERE.

Que m'apprenez-vous là ?

MR. ARGANT.

Que m'apprenez-vous là ?Mon amour paternel
A trouvé le moyen, à l'insu de sa mere,
De retirer ici cette fille si chere,
Qu'elle vouloit laisser dans un Cloître éternel.
Marianne se croit la fille de mon frere,
Et n'imagine pas qu'elle soit chez son pere.

DOLIGNI PERE.

Bon !

Mr. Argant.

Bon !Elle est dans la bonne foi.

Doligni pere.

Comment a-t-elle pû vous croire ?

Monsieur Argant.

Je n'ai pas eu de peine à forger une histoire.
Feu mon frere eut toujours le même nom que moi.
C'est ce qui m'a servi ; d'autant plus que ma fille,
Qui fut mise au Couvent dès l'âge de deux ans,
N'a pas trop entendu parler de sa famille,
Et n'a vû de sa vie aucun de ses parens.

Ne pouvant engager mon épouse obstinée
D'aller, jusqu'à Poitiers, voir cette infortunée,
Et n'étant que trop sûr qu'elle veut, malgré moi,
Immoler à son fils cette triste victime,
Le détour que j'ai pris m'a paru légitime.
C'est la nécessité qui m'en a fait la loi ;
Et c'est, pour m'excuser, sur quoi je me retranche.

Doligni pere.

Le scrupule est plaisant ! Vous me faites pitié.
Eh ! trompez sans regret votre chere moitié.
Attraper une femme, est prendre sa revanche.

Monsieur Argant.

En un mot, j'ai pris ce détour.

Doligni pere.

Il est assez bon, ce me semble.

Monsieur Argant.

Et je n'ai si longtems retardé mon retour,
Que pour les mieux laisser s'accoûtumer ensemble.
Marianne a de quoi charmer ;
Et je m'en vais sçavoir si, pendant mon absence,
Ses charmes & son innocence,
De son aveugle mere ont pû la faire aimer…
La voici qui paroît. Laissez-nous, je vous prie.

Sur-tout ne dites point ce que je vous confie ;
Pas même à votre fils.

MARIANNE, Mr. ARGANT.

Monsieur Argant.

Pas même à votre fils.Comment vont nos projets ?
Apprends-moi quel succès a couronné ton zèle.
Sur le cœur de ta tante as-tu fait des progrès ?
Dis-moi, ma chere niece, es-tu bien avec elle ?
Tu sçais ce qu'en partant d'ici,
Je t'ai recommandé comme un point nécessaire.

Marianne.

J'ai fait ce que j'ai pû.

Mr. Argant.

J'ai fait ce que j'ai pû.Tout a donc réussi,
Car tu plairas toujours à qui tu voudras plaire.

Marianne.

Présumez un peu moins de mon foible talent.
Il est vrai qu'en cherchant à remplir votre attente,
Qu'en tâchant de gagner l'amitié de ma tante,
Je ne me faisois point un effort violent.
Que dis-je ? un sentiment que je ne puis comprendre,
À mon obéissance a servi de soutien ;
Et mon cœur, étonné de se trouver si tendre,
N'a, je crois, rien obmis pour mériter le sien ;
Mais…

Mr. Argant.

Mais…L'heureuse nouvelle ! Acheve ton ouvrage.
Je ne te dis qu'un mot ; qu'il serve à t'animer.
Mariage, fortune, espérance, héritage,
Tout dépend de ma femme, & de s'en faire aimer.
Je ne puis rien pour toi.

Marianne.

Je ne puis rien pour toi.Quelle erreur est la vôtre !

Monsieur Argant.

Par des arrangemens que la fortune a faits,
Ma femme est ta ressource ; & tu n'en as point d'autre.

MARIANNE.

Il faut donc renoncer à ses moindres bienfaits.

MONSIEUR ARGANT.

Comment donc ?

MARIANNE.

Comment donc ?Étouffez une douce espérance,
Qui n'a servi qu'à vous tromper.
De tout ce que j'ai fait, rien n'a pû dissiper,
Ni vaincre son indifférence.
C'est un projet flatteur qui ne peut s'accomplir.
Je connois trop son cœur ; il m'est inaccessible :
Ce n'est que pour son fils qu'il peut être sensible :
Il l'occupe, & n'y laisse aucun vide à remplir.
Loin d'entrer avec lui dans le moindre partage,
Je ne sçais si mes soins ne m'ont pas fait haïr.
Ne me forcez donc pas d'insister davantage.

MONSIEUR ARGANT.

Eh ! que veux-tu de moi ?

MARIANNE.

Eh ! que veux-tu de moi ?Que vous me laissiez fuir,
Et rentrer au Couvent d'où vous m'avez tirée.

MONSIEUR ARGANT.

Je ne puis.

MARIANNE.

Je ne puis.Accordez cette grace à mes pleurs.
En vous la demandant mon ame est déchirée.
Vous m'aimez : je prévois avec quelles douleurs
Vous supporterez ma retraite.

MONSIEUR ARGANT.

Ne t'imagine pas non plus que je m'y prête.
J'ai de fortes raisons pour ne pas consentir
À te laisser aller suivre une folle envie.

MARIANNE.

Ah ! n'appréhendez pas qu'un jour le repentir
Vienne dans mon désert empoisonner ma vie.
Je trouverai de quoi fixer tous mes desirs
Dans sa tranquillité profonde.
C'est lorsqu'on a du moins un peu connu le monde
Qu'on peut, dans la retraite, avoir de vrais plaisirs.
Que je m'en vais l'aimer ! Qu'elle me sera chere !
Je n'y sentirai plus le poids de ma misere.
Hélas ! je l'ignorois dans mon obscurité :
J'y vivois sans me voir sans cesse humiliée
Par le défaut de bien, de rang, de qualité :
Permettez qu'à jamais j'y puisse être oubliée.

MONSIEUR ARGANT.

Non ; c'est un dessein pris, où je suis affermi :

Je te veux marier ; & je t'ai destinée
Au fils de mon meilleur ami.
Nous avons tous les deux conclu cet hyménée.
S'il est à ton gré, comme au mien,
Si Doligni te plaît... Tu rougis ! Ah ! fort bien.
La pudeur fut toujours la premiere des graces.
J'en tire un bon augure. Il sera ton époux...
Quel est cet inconnu qui marche sur nos traces ?

UN MAÎTRE-D'HÔTEL, MR. ARGANT, MARIANNE.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

Mademoiselle, un mot.

MARIANNE.

Mademoiselle, un mot.Que vous plaît-il ?

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

Mademoiselle, un mot.Que vous plaît-il ?Tout doux.
Ce vieux Monsieur-là, sauf son respect & le vôtre,
Eh ! bien... est-ce Monsieur ?

MARIANNE.

Eh ! bien... Est-ce Monsieur ?Oui.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

Eh ! bien... Est-ce Monsieur ?Oui.Lui ? J'en suis ravi.

Mr. Argant.

Quel est cet importun ?

Le Maître-d'hôtel.

Quel est cet importun ?Autant vaut-il qu'un autre.

Marianne.

C'est le Maître-d'hôtel.

Le Maître-d'hôtel, mettant sa serviette sur l'épaule.

C'est le Maître-d'hôtel.Monsieur, on a servi.

Monsieur Argant, à Marianne.

Présente-moi... je crains de faire des bévues.
Que diable ! À chaque pas je tombe ici des nues.

Acte III

Mr. ARGANT, DOLIGNI pere.

Doligni pere.

Vous rêvez ?

Mr. Argant.

Vous rêvez ?J'ai de quoi. Depuis trente ans au plus,
Que dépourvu de biens, (car jamais je n'en eus,)
Je m'en fus à la Martinique,
Où j'épousai Madame Argant,
Il faut que mon esprit soit devenu Gothique,
Ou Paris bien extravagant.

Doligni pere.

Ami, c'est l'un & l'autre. Après trente ans d'absence,
À peine revenu depuis six mois en France,
Dont vous avez passé le tiers hors de Paris,
Tout vous y paroît neuf. Ne soyez pas surpris,
Si vous n'en sçavez plus les êtres.
Mais rendons-nous justice, & n'ayons plus d'humeurs.
Nous sommes vieux, les tems amenent d'autres mœurs.

Avions-nous conservé celles de nos ancêtres ?
Nos enfans, à leur tour, occupent le tapis.
Tout roule, & roulera toujours de mal en pis.

Par une extravagance, une autre est abolie.
D'âge en âge on ne fait que changer de folie.

Mr. Argant.

Je le vois bien. Il faut qu'au sujet du dîner,
Je vous fasse un aveu naïf & véritable.
Excepté le rôti, je n'ai pû deviner
Le nom d'aucun des plats qu'on a servis à table.

Doligni pere.

Je n'en ai pas, non plus, reconnu la moitié.
Tout change de nature, à force de mélange.

Mr. Argant.

Il faut être sorcier pour sçavoir ce qu'on mange.
C'est encore au dessert où j'ai ri de pitié,
De nous voir assommés d'un fatras de verrailles,
Garni de marmousets & d'arbustes confus,
Qui font un bois-taillis, où l'on ne se voit plus
Qu'au travers de mille broussailles.
Et tout cet attirail, piece à piece apporté
Par un maître Valet, par d'autres escorté,
Est une heure à ranger sur le lieu de la scene ;
Et tient, en attendant, tout le monde à la gêne.
Quels convives d'ailleurs ! Je veux être pendu,
Oui, si j'ai rien compris, si j'ai rien entendu
À l'étrange jargon qu'ils parloient tous ensemble.
Tous les foux de Paris étoient de ce repas.

Doligni pere.

Doucement. Vous n'y pensez pas.
Ce sont de beaux esprits que Le Marquis rassemble,
Et qui dans votre Hôtel ont ouvert leur bureau.

Mr. Argant.

Miséricorde ! quel fléau !
Quel déluge maudit d'insectes incommodes !
Rien n'y manque. J'en dois remercier mon fils.
Je ne m'attendois pas de trouver mon logis
Plein de chevaux, de chiens, d'auteurs & de pagodes.

Mais enfin laissons-là ces propos superflus ;
Revenons au sujet qui me touche le plus.
C'est Marianne. Eh ! bien, m'avez-vous fait la grace
De parler à ma femme ?

DOLIGNI PERE.

De parler à ma femme ?Oui ; mais je ne tiens rien.
Elle veut au Marquis assurer tout son bien ;
Et je ne compte pas que ce dessein lui passe,
À moins que votre fille...

MR. ARGANT.

Àmoins que votre fille...Il n'est donc plus d'espoir.
J'espérois que ses soins, sa tendresse & ses charmes,
Sur le cœur de ma femme auroient plus de pouvoir :
Elle n'a recueilli que des sujets de larmes.

DOLIGNI PERE.

Mais peut-on s'empêcher de s'en laisser charmer ?

MR. ARGANT.

Elle auroit dû s'en faire aimer.
Hélas ! je rapportois cette douce espérance.
Quel retour ! je ne puis y penser sans effroi.
Loin de répondre à l'apparence,
Le projet & le piége ont tourné contre moi.

DOLIGNI PERE.

Votre position est fâcheuse.

MR. ARGANT.

Votre position est fâcheuse.Ah ! sans doute.

DOLIGNI PERE.

Votre embarras est des plus grands ;
Et pour vous en tirer, il faut qu'il vous en coûte.
Aimez-vous votre femme ?

MR. ARGANT.

Aimez-vous votre femme ?Autant que mes enfans.
Je ne puis ni ne veux me brouiller avec elle.
Eh ! depuis notre hymen, l'union la plus belle

A resserré des nœuds que l'amour a formés.
D'ailleurs, je lui dois tout. Je n'avois rien au monde.
Malgré ma misere profonde,
Et nombre de rivaux plus dignes d'être aimés,
Je lui plus. Il fallut vaincre la résistance
De parens qui pouvoient s'opposer à son choix.
Elle n'avoit pas l'âge indiqué par les loix.
Cependant mon bonheur, ou plutôt sa constance,
Après bien des refus & de mortels ennuis,
Me rendit possesseur d'une épouse adorable,
Qui jouissoit déjà d'un bien considérable,
Que des successions ont augmenté depuis.
Je m'en souviens sans cesse avec reconnoissance.

DOLIGNI PERE.

Je prévois qu'à la fin il faudra, malgré vous,
Renvoyer votre fille au Couvent.

MR. ARGANT.

Renvoyer votre fille au couvent.Entre nous,

Ce sacrifice-là n'est pas en ma puissance.
Ma fille... Non, Monsieur, je ne puis m'en priver.
Pour la sacrifier, la victime est trop chere.

DOLIGNI PERE.

Eh ! bien, quoi qu'il puisse arriver,
Votre fille est chez vous, déclarez-vous son pere.
Si vous prétendez la garder,
Il faut bien, tôt ou tard, découvrir ce mystere.
Si vous n'osez le hazarder,
Je vous offre mon ministere.
Une femme en courroux m'embarrasse fort peu.
Entre la mienne & moi la paix étoit si rare,
Que je ne suis pas neuf en pareille bagarre.
Moi, j'oppose à leur premier feu
Un flegme des plus salutaires.
Il en est, sans comparaison,
Tout comme des enfans mutins & volontaires :
Quand la force leur manque, ils entendent raison.
Au surplus, vous touchez au moment de la crise.
Songez que votre femme, au gré de son espoir,
Va remplir le projet dont elle est trop éprise ;
Que, sans doute, on fera les accords dès ce soir ;

Qu'il est tems de parler en pere de famille,
En maître, s'il le faut, & si vous le pouvez.

MR. ARGANT.

Que j'appréhende !...

DOLIGNI PERE.

Que j'appréhende !...Quoi ! qu'est-ce que vous avez ?

MR. ARGANT.

Et si ma femme alloit faire enlever sa fille,

Et se rendre en secret maîtresse de son sort !
Voilà ce que je crains, si je romps le silence.
Supposé que l'accès d'un aveugle transport
Ne la contraigne point à cette violence,
Les persécutions feront le même effet ;
Et sa mauvaise humeur ne cessant de s'accroître,
Obligera ma fille à préférer le Cloître.

DOLIGNI PERE.

Il faudra tenir bon : peut-être...

MR. ARGANT.

Il faudra tenir bon : peut-être...C'est un fait.
Je voudrois conserver la paix dans ma famille...
Il me vient un moyen. S'il est de votre goût,
Il pourroit concilier tout,
Et faire marier ma fille.
Sa légitime peut monter
À douze mille écus de rente ;
Eh ! bien, seriez-vous homme à vous en contenter ?

DOLIGNI PERE.

Ceci change la these ; elle est bien différente.

MR. ARGANT.

Je le sçais, je n'osois presque vous en parler.

DOLIGNI PERE.

Allons, je le veux bien, pour vous tirer de peine.

MR. ARGANT.

Ah ! mon cher…

DOLIGNI PERE.

Ah ! mon cher…Ce n'est pas l'intérêt qui me mene.
Je n'accepte pourtant que comme un pis-aller.

MR. ARGANT.

Mais Marianne vient…

MARIANNE, MR. ARGANT, DOLIGNI PERE.

MARIANNE.

Mais Marianne vient…Madame Argant m'envoye…

MR. ARGANT.

Tant mieux ; j'en ai bien de la joye.

MARIANNE.

Ah ! mon oncle, le diriez-vous ?
Pour la premiere fois, elle m'a caressée,
M'a donné les noms les plus doux.

DOLIGNI PERE.

Elle est donc bien intéressée
Au succès du message.

MARIANNE.

Au succès du message.Elle en espere tout.
Vous me portez, dit-elle, une amitié si tendre
Qu'il n'est rien, près de vous, dont je ne vienne à bout ;
Et si je réussis, elle m'a fait entendre
Qu'elle auroit soin de mon destin.
C'est au sujet de mon cousin…

MR. ARGANT.

Justement.

MARIANNE.

Justement.Et pour sa fortune,
Que je viens, au hazard de vous être importune…

MR. ARGANT.

Ah ! si c'est pour Argant, le sort en est jetté.
Que veut-elle ? quelle est cette grace si grande ?

MARIANNE.

C'est l'hymen de son fils, tel qu'il est projetté.

MR. ARGANT.

Marianne, est-ce à toi d'appuyer sa demande ?

MARIANNE.

Àqui donc ? Pour tous deux, j'implore vos bontés.
C'est l'établissement le plus considérable…
Vous la désespérez, si vous n'y consentez ;
C'est faire à votre fils un tort irréparable.

MR. ARGANT.

Prétendre que son fils soit le seul possesseur
Et l'unique héritier de toute sa fortune !
Et ma fille ?

MARIANNE.

Et ma fille ?Est-il vrai que vous en ayez une ?

MR. ARGANT.

Oui. Si le frere a tout, que deviendra la sœur ?
Loin de prendre parti pour elle,
Je te vois la premiere à la persécuter.

MARIANNE.

Moi, je ne lui veux point de mal ; & si mon zele…

MR. ARGANT.

Mais, tiens : pour me résoudre, & pour m'exécuter,
Je m'en rapporte à toi. Tu sçais ce qu'on propose ;
Supposé que tu sois cet enfant malheureux
À qui sa mere apprête un sort si rigoureux,

Prends sa place un moment, fais-en ta propre cause,
Et ne consulte ici que ton propre intérêt.

MARIANNE.

Je me serois déjà prononcé mon arrêt.

Mr. Argant.

Quoi ! malgré les soupirs & les larmes d'un pere...

Marianne.

Pourrois-je assurer mieux le repos de ses jours,
Qu'en cédant au malheur de déplaire à ma mere ?
À quoi me serviroit de m'obstiner toujours
À braver mon destin ? Quelle en seroit l'issue ?
D'aliéner vos cœurs, d'en écarter l'amour,
De déchirer toujours le sein qui m'a conçue,
De me faire encor plus haïr de jour en jour.
Pourquoi me consulter dans cette conjoncture ?
Toute autre, & votre fille aussi,
Vous en diroit autant ; & je ne sers ici
Que d'interprète à la nature.

Mr. Argant.

(à Marianne.)(à Doligni.)
Tu me perces le cœur. Jugez donc si j'ai lieu
De déclarer son sort.

Doligni pere.

De déclarer son sort.C'est votre femme ; adieu.

Mr. Argant.

Ne vous éloignez pas.

Mr. ARGANT, Mad. ARGANT, MARIANNE.

Mad. Argant.

Ne vous éloignez pas.Eh ! bien, votre entremise
A-t-elle eu la faveur que je m'en suis promise ?
Ce que j'en attendois étoit des plus aisés.

Mr. Argant.

Ah ! vous pouvez compter sur elle en toute chose.
On ne peut mieux plaider une méchante cause.

Mad. Argant.

Eh ! l'a-t-elle gagnée ?... Eh ! quoi ! vous vous taisez ?

Mr. Argant.

Qu'exigez-vous de moi ?

MAD. ARGANT.

Qu'exigez-vous de moi ?Quel est donc ce langage ?

MR. ARGANT.

Ne vous souvient-il plus qu'un fils trop fortuné
N'a pas été l'unique gage
Dont notre heureux hymen ait été couronné ?
Permettez que je vous rappelle
Qu'il en fut encor un conçu dans votre sein.
Voyez quel est votre dessein,
Si vous en conservez un souvenir fidele ?

MAD. ARGANT.

Je pourrois avoir quelque tort :
Mais cette fille enfin dont vous plaignez le sort,
Quand nous l'envoyâmes en France,
Pour être élevée en Couvent,
Étoit dans sa plus tendre enfance.

MR. ARGANT.

Hélas ! je me le suis reproché bien souvent.

MAD. ARGANT.

Depuis, je ne l'ai point revûe.
Dans mon cœur, il est vrai, l'absence a triomphé.
L'éloignement, l'oubli, le tems, ont étouffé
La tendresse que j'aurois eue,
Si vous aviez laissé cet enfant sous mes yeux ;
Vous n'auriez jamais eu de reproche à me faire.
Eh ! je ne demandois pas mieux.
Vous ne voulûtes pas ; il a fallu vous plaire ;
Et mon fils en a profité.

MARIANNE.

Mais ma tante a raison ; elle se justifie.
C'est votre faute à vous.

MR. ARGANT, À MARIANNE.

C'est votre faute à vous.Laisse-moi, je te prie.
Vous verrez que c'est moi qui manque d'équité !

Tout se peut réparer. Daignez voir votre fille ;
Que je vous la présente ; accordez-moi ce bien.

MAD. ARGANT.

Que faire d'un enfant qui n'est au fait de rien,
Qui n'a jamais vécu qu'à l'ombre d'une grille,

Qui, sans doute, en a pris l'air, l'esprit & le goût ?
Monsieur, il n'est plus tems. Et j'ose vous répondre
Que, de la tête aux pieds, il faudroit la refondre,
Et qu'on n'en viendroit pas à bout.
Qui vient tard dans le monde, y joue un triste rôle.
Pour apprendre à s'y comporter,
Un parloir de province est une pauvre école.

MARIANNE.

Sans doute.

MR. ARGANT.

Sans doute.À Marianne on peut s'en rapporter.
Elle sort du couvent. Voyez un peu ma niece ;
Oui, voyez comme elle est : vous connoissez aussi
Son esprit & sa gentillesse ;
Elle a tout-à-fait réussi.

MAD. ARGANT.

On ne compare point une personne unique.

MR. ARGANT.

Vous pouviez épargner cet éloge ironique.

MAD. ARGANT.

Il vous plaît au surplus de me faire un procès
Bien gratuit, au sujet de cette préférence
Que j'accorde à mon fils.

MR. ARGANT.

Que j'accorde à mon fils.Mais oui, c'est un excès.

MAD. ARGANT.

Est-ce une nouveauté ? Suis-je la seule en France ?
Nous avons deux enfans : mais l'usage m'absout,
Si j'en laisse un des deux au fond d'une clôture.

Mr. Argant.

L'égalité, Madame, est la loi de nature.
Il n'en faut avoir qu'un, quand on veut qu'il ait tout.

Mad. Argant.

Pouvez-vous mieux placer mon espoir & le vôtre ?
Il est bien naturel, quand on a le bonheur
D'avoir reçu du Ciel un fils comme le nôtre,
De chercher à s'en faire honneur.

Mr. Argant.

La nature sans doute en a fait un prodige !

Mad. Argant.

Elle a versé sur lui ses plus précieux dons.
Il peut aller à tout, si nous le secondons.

Mr. Argant.

Peut-on donner dans ce prestige ?

Mad. Argant.

Il est homme d'esprit.

Mr. Argant.

Il est homme d'esprit.Qui diable ne l'est pas ?

Mad. Argant.

Homme d'esprit !

Mr. Argant.

Homme d'esprit !Mais oui ; rien n'est plus ordinaire.
C'est un titre banal. On ne peut faire un pas
Qu'on ne voit accorder ce nom imaginaire
À tout venant, à gens qui ne sont bien souvent
Que des cerveaux brûlés, des têtes à l'évent,
Que les plus fats de tous les hommes.
Ce qu'on prend pour esprit, dans le siecle où nous sommes,

N'est, ou je me trompe fort,
Qu'une frivole effervescence,
Qu'un accès, une fievre, un délire, un transport,
Que l'on nomme autrement, faute de connoissance.

Proverbes, quolibets, folles allusions,
Pointes, frivolités plaisamment habillées,
Quelque superficie, & des expressions
Artistement entortillées ;
Joignez-y le ton suffisant :
Voilà les qualités de l'esprit d'à-présent.
Pour moi, mon avis est, dût-il paroître étrange,
Que ces petits Messieurs, qui sont si florissans,
Feroient un marché d'or, s'ils donnoient, en échange,
Tout ce qu'ils ont d'esprit pour un peu de bon-sens.

LE MARQUIS, Mr. ARGANT, Mad. ARGANT, MARIANNE.

Le Marquis.

Mais, Madame, à propos, suivant toute apparence,
Mon mariage projetté
Pourroit ce soir être arrêté.

Mad. Argant.

J'en ai du moins quelque espérance.

Le Marquis.

J'en ai reçu vingt complimens ;
Et nous ne songeons pas aux présens qu'il faut faire.

Ne trouveriez-vous pas qu'il seroit nécessaire
D'aller, chez l'empereur, choisir des diamans ?
Il convient d'envoyer demain les pierreries :
C'est l'ordre ; & l'on ne peut, quand on est régulier,
Manquer à ces galanteries.

Mad. Argant.

Il est vrai ; j'allois l'oublier.
Vous avez bien raison ; c'est penser à merveille.

Mr. Argant.

Il mérite toujours des éloges nouveaux.

Le Marquis.

Je vais donc commander qu'on mette vos chevaux.

Mr. Argant.

Doucement ; j'ai deux mots à vous dire à l'oreille.
Argant, vous avez une sœur.

MAD. ARGANT.

(à Mr. Argant.) (au Marquis.)
Est-ce là son affaire ? Allez, je vais vous suivre.

MR. ARGANT.

Avec elle, avec vous, je me flattois de vivre ;
Je comptois de passer des jours pleins de douceur,
Et mourir satisfait de son sort & du vôtre.
Elle a part, comme vous, à ma tendre amitié.
Je ne sçais point aimer l'un aux dépens de l'autre.
Vous partagez tous deux mon cœur par la moitié.
L'égalité devroit régner dans tout le reste.
Souffrirez-vous qu'elle ait un destin si funeste ?
Parlez. Mes sentimens vous sont assez connus.
Parlez donc ; qu'entre nous votre bouche prononce.

Au fond de votre cœur cherchez votre réponse,
Et non pas dans des yeux un peu trop prévenus.

LE MARQUIS.

C'est à vous l'un & l'autre à régler sa fortune.
Je ne sçais point blâmer la générosité.

MR. ARGANT.

La générosité ! Mais ce n'en est point une ;
Ce que j'exige ici n'est que de l'équité.

LE MARQUIS.

De ces distinctions je vous laisse le maître.
Quant à moi, j'ai, Monsieur, un trop profond respect
Pour donner des avis à ceux qui m'ont fait naître.

MR. ARGANT.

Tant de ménagement vous rend un peu suspect.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas qu'une sœur, que je n'ai jamais vûe,
Ne m'intéresse aussi. Vous n'avez pas besoin
De me piquer d'honneur. Le sang parle de loin :
Mais…

Mr. Argant.

Mais…Eh ! bien, quelle est donc cette crainte imprévue ?
Daigneriez-vous m'en éclaircir ?

Le Marquis.

Quand vous me demandez à moi mon entremise…
Et… si j'ai le malheur de ne pas réussir,
D'échouer dans cette entreprise,
Eh ! bien, vous m'en accuserez.
Qu'en arrivera-t-il ? Que vous me haïrez.
Cette affaire est trop délicate.

Et Madame, d'ailleurs, paroît tacitement
M'ordonner assez nettement
De ne m'en pas mêler.

Mr. Argant.

De ne m'en pas mêler.Votre prudence éclate !

Le Marquis.

Mon silence pourtant n'empêche pas mes vœux.
Je serai de l'avis que vous prendrez tous deux.

Mr. ARGANT, Mad. ARGANT, MARIANNE.

Mad. Argant.

Ainsi, vous n'avez point de reproche à lui faire.

Mr. Argant, à part.

Il faut d'un autre sens retourner cette affaire.
(haut.)
Nous avons, ou plutôt vous avez en bon bien,
Cinquante mille écus de rente
Francs & quittes de tout ; du moins je ne dois rien.
Je crois que, pour Argant, la chose est différente.
N'importe. De sa sœur diminuez la part.
Faites à votre fils le plus gros avantage.
Je me restreins pour elle au tiers, & même au quart.
Avec sa légitime on voudra bien la prendre ;
Et même l'on aura des graces à vous rendre.

Mad. Argant.

Que me dites-vous là ?

Mr. Argant.

Que me dites-vous là ?N'en doutez nullement.

Mad. Argant.

Qui voudroit s'en charger ?

Mr. Argant.

Qui voudroit s'en charger ?Acceptez seulement.

Mad. Argant, à part.

C'est encore un prétexte, une ruse nouvelle,
Pour m'engager toujours, sur ce trompeur espoir,
À retirer ma fille.

Mr. Argant.

Àretirer ma fille.Eh ! bien ?

Mad. Argant.

Àretirer ma fille.Eh ! bien ?Il faudra voir.
Auriez-vous par hazard quelque parti pour elle ?

Mr. Argant.

Oui.

Mad. Argant.

Oui.J'ai bien de la peine à me l'imaginer.
Est-ce une affaire sûre & prompte à terminer ?

Mr. Argant.

Dès aujourd'hui. (bas à Marianne.)
Dès aujourd'hui. Va dire à Doligni qu'il vienne.

Mr. ARGANT, Mad. ARGANT.

Mad. Argant.

Mais est-ce un sujet qui convienne ?

Mr. Argant.

Àmerveille.

Mad. Argant, à part.

Àmerveille.Tant pis.

Mr. Argant.

Àmerveille.Tant pis.Je suis sa caution.

Mad. Argant, à part.

Ah ! je crains bien de m'être un peu trop avancée.

Mr. Argant, à part.

Il faut frapper le coup.

Mad. Argant, à part.

Il faut frapper le coup.Quelle est donc sa pensée ?

Mr. Argant.

Cette fille, en un mot, que la prévention
La plus injuste & la plus dure
A peinte à votre idée avec tous les défauts
Qu'on peut puiser au fond d'une clôture…

Mad. Argant.

Eh ! bien ?

DOLIGNI pere, MARIANNE, Mr. ARGANT, Mad. ARGANT.

Mr. Argant.

Eh ! bien ?Quels qu'ils soient, vrais ou faux,
Telle qu'elle est enfin, on offre de la prendre ;
Et le fils de Monsieur, si vous le permettez…

Marianne, à part.

Ah ! ciel !

Mr. Argant.

Ah ! ciel !Avec plaisir deviendra votre gendre.

Mad. Argant, bas à Monsieur Argant.

Quoi ! le fils de Monsieur… vous me compromettez.

Mr. Argant.

Oui, lui-même, à ce prix.

Marianne, à part.

Oui, lui-même, à ce prix.Dieux ! que viens-je d'entendre !
Ah ! quelle trahison !

MAD. ARGANT.

Ah ! quelle trahison !Monsieur nous fait honneur.

DOLIGNI PERE.

Ce sera pour mon fils le comble du bonheur.

MAD. ARGANT.

(à part.)(haut.)
Je sçais qu'il aime ailleurs ; feignons. Il faut se rendre.

DOLIGNI PERE.

Mon fils ne peut jamais être mieux assorti.

MAD. ARGANT, À MARIANNE.

Qu'on le fasse venir.

MARIANNE.

Qu'on le fasse venir.Madame, il est sorti.

MAD. ARGANT.

Tout-à-l'heure il étoit là-dedans ; qu'on y voye.

MARIANNE.

Il doit avoir pris son parti.

MAD. ARGANT.

Allez, vous dis-je, allez ; faites qu'on me l'envoye.

MARIANNE, À PART.

Bon ; le voici qui vient.

MR. ARGANT, BAS, À DOLIGNI PERE.

Bon ; le voici qui vient.Il n'est pas averti.

DOLIGNI FILS, MR. ARGANT, MAD. ARGANT, DOLIGNI PERE, MARIANNE.

MAD. ARGANT.

Messieurs, il vous plaira de garder le silence :
Faites-vous cette violence.

Qu'ici l'autorité se taise absolument ;

Qu'il soit libre. Je veux qu'il parle en assurance ;
Autrement, marché nul : je vous le dis d'avance,
Je reprends ma parole & mon consentement.

DOLIGNI FILS.

Le Marquis vous attend avec impatience.

MAD. ARGANT.

Monsieur, j'aurois besoin d'un éclaircissement.
On daigne rechercher pour vous notre alliance.

DOLIGNI FILS.

Vous voyez mon saisissement.

MAD. ARGANT.

La désireriez-vous ?

DOLIGNI FILS.

La désireriez-vous ?Ah ! si je la désire !
Si je soupire après ce précieux instant !
C'est avec plus d'ardeur que je ne puis le dire.

MARIANNE, À PART.

Qui n'eût cru qu'il m'aimoit ?

MAD. ARGANT.

Qui n'eût cru qu'il m'aimoit ?Eh ! bien, soyez content.
L'amitié qui nous lie avec votre famille,
M'engage à remplir votre espoir.

MARIANNE, À PART.

Hélas ! c'en est donc fait.

MAD. ARGANT.

Hélas ! c'en est donc fait.Il m'est bien doux de voir
Qu'à tout autre parti vous préfériez ma fille.

DOLIGNI FILS.

Votre fille !

MAD. ARGANT.

Votre fille !Eh ! qui donc ?

DOLIGNI FILS.

Votre fille !Eh ! qui donc ?La foudre m'a frappé.
Ah ! ciel ! quelle erreur m'a trompé !

MAD. ARGANT.

Dans quel trouble vous vois-je ?

DOLIGNI FILS.

Dans quel trouble vous vois-je ?Il est inexprimable.
On ne peut être plus confus.
Vous m'accordez sans doute un bien inestimable.
(à son pere, qui lui fait des signes.)
Mon pere, épargnez-vous ces signes superflus :
Je ne puis, mon désordre a trop sçu me confondre.

MAD. ARGANT.

(à Doligni pere.) (à Doligni fils.)
De grace, laissez donc... Ne pourrai-je sçavoir ?...

DOLIGNI FILS.

L'excès de vos bontés ne pouvoit se prévoir :
Je suis désespéré de n'y pouvoir répondre.

DOLIGNI PERE, BAS, À SON FILS.

Tu ne sçais pas le bien que tu vas refuser.

DOLIGNI FILS.

(à son pere.) (à Mr. Argant.)
Je n'en veux point. L'amour dans mon cœur trop sensible
A mis à votre choix un obstacle invincible.
Ce n'est qu'en me perdant que je puis m'excuser.
J'ai cru qu'il s'agissoit de l'objet que j'adore.

Ah ! je fais à ses yeux un éclat indiscret :
Mais la nécessité m'arrache mon secret.

MAD. ARGANT.

En est-ce un pour l'objet de vos feux ?

DOLIGNI FILS.

En est-ce un pour l'objet de vos feux ?Il l'ignore.

Mad. Argant.

Eh ! Monsieur, quel est-il ?

Doligni fils, montrant Marianne.

Eh ! Monsieur, quel est-il ?Il est devant vos yeux.

Marianne.

Ah ! Monsieur, vous devez préférer ma cousine.

Mad. Argant, à Messieurs Argant & Doligni pere.

Tâchez une autre fois de vous arranger mieux.

Mr. Argant.

La méprise n'est pas telle qu'on l'imagine.
Sçachez, à votre tour...

Mad. Argant, en s'en allant.

Sçachez, à votre tour...Ah ! ne m'arrêtez plus.
Allez, vous auriez dû m'épargner ce refus.

Mr. ARGANT, DOLIGNI pere, DOLIGNI fils, MARIANNE.

Doligni fils, à Monsieur Argant.

Ah ! Monsieur, pardonnez...

Mr. Argant.

Ah ! Monsieur, pardonnez...Il faut que je l'embrasse.

Doligni fils.

Comment donc ?

Mr. Argant.

Comment donc ?Ses refus ont montré son amour.
Il vient d'en donner sans détour
La preuve la plus sûre & la plus efficace.
S'il avoit accepté, j'en serois moins content.

Doligni fils.

Vous me permettez donc de demeurer constant ?

Mr. Argant, à Doligni pere.

Sans doute. Allons rêver au parti qu'il faut prendre.
(à Doligni fils.)
Ton bonheur n'est que suspendu.
Ne t'embarrasse pas, va, tu seras mon gendre.

DOLIGNI PERE.

Oui, tranquillise-toi.

DOLIGNI FILS.

Oui, tranquillise-toi.J'aurai mal entendu.

(DOLIGNI PERE EMMENE SON FILS.)

Acte IV

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LE MARQUIS.

Il s'en mêle encor à son âge !
Eh ! que ferons-nous donc, nous autres jeunes gens,
Si la vieillesse n'est pas sage ?

LA FLEUR.

Jugeons un peu moins vîte, ou soyons indulgens.
Supposé que l'amour ait part à ce mystere,
Il me semble qu'un fils devroit, avec raison,
Ignorer ou cacher les foiblesses d'un pere.

LE MARQUIS.

Est-ce ma faute, à moi, si toute la maison
En parle ? Mais cela ne m'embarrasse guere.
N'est-il venu personne apporter un billet ?
Il doit en venir un ; j'en suis fort inquiet.

LA FLEUR.

Je n'ai rien vû.

LE MARQUIS.

Je n'ai rien vû.Tant pis.

LA FLEUR.

Je n'ai rien vû.Tant pis.Mais à propos, j'espere…

LE MARQUIS.

Eh ! bien, voyons, qu'espéres-tu ?

LA FLEUR.

Qu'enfin nous allons prendre un autre train de vie.

LE MARQUIS.

Et par quelle raison ?

LA FLEUR.

Et par quelle raison ?Parce qu'on vous marie.

LE MARQUIS.

Qu'y fait le mariage ?

LA FLEUR.

Qu'y fait le mariage ?Il a cette vertu
D'amender les gens de votre âge.
La raison les attend au fond de leur ménage.
L'hymen est ordinairement
Le tombeau du libertinage,
À moins qu'on n'ait le diable au corps.

LE MARQUIS.

Àmoins qu'on n'ait le diable au corps.Assurément ;
Oui, l'exemple me rendra sage.

LA FLEUR.

Vous vivrez comme auparavant ?

LE MARQUIS.

Au contraire. Je vais m'enterrer tout vivant,
Renoncer au plaisir qui convient à mon âge,
Consacrer à l'ennui le cours de mes beaux ans,
Commencer mon hyver au fort de mon printems,
M'enfoncer, m'abîmer au fond de mon ménage,
Pour y végéter comme un sot.

LA FLEUR.

Ah ! pauvre malheureuse !

LE MARQUIS.

Ah ! pauvre malheureuse !Hem !

LA FLEUR.

Ah ! pauvre malheureuse !Hem !Moi, je ne dis mot.

(ON ENTEND QUELQUE BRUIT.)

LE MARQUIS.

Va donc voir ce qu'on veut. (seul.)
Va donc voir ce qu'on veut. L'attente est un supplice.
Ah ! si ce pouvoit être un billet d'Arthénice !

LA FLEUR.

Tenez, c'est un billet joliment tortillé.

LE MARQUIS, LISANT À PART.

« Mes résolutions sont prises.
» Venez où vous savez à huit heures précises. »

LA FLEUR, À PART.

Comme il a l'air émoustillé !

LE MARQUIS, CONTINUANT.

« Malgré tous mes parens... la maudite cohorte !...
» Pour vous suivre ce soir, je les tromperai tous.
» Je sens que mon devoir en murmure... Qu'importe ?
» Mais l'on n'est plus à soi, lorsque l'on est à vous. »
Ah ! pour moi quel bonheur, ou plutôt quelle gloire !
Ne perdons point de tems.

(Il tire un écrin de sa poche.)

LA FLEUR.

Ne perdons point de tems.Quelle est donc cette histoire ?

LE MARQUIS.

Avec ces diamans va faire de l'argent ;

Cours emprunter dessus à l'un de nos Corsaires
Les deux mille louis qui me sont nécessaires.
Viens me les apporter : sur-tout, sois diligent.

J’ai des ordres encore à te donner ensuite.
Voici Madame Argant, sauve-toi, prends la fuite.

MAD. ARGANT, LE MARQUIS.

MAD. ARGANT.

Où va-t-il porter ces écrins ?

LE MARQUIS.

Chez un metteur en œuvre.

MAD. ARGANT.

Chez un metteur en œuvre.Eh ! pourquoi donc ?

LE MARQUIS.

Chez un metteur en œuvre.Eh ! pourquoi donc ?Je crains
Pour quelques diamans, qui, du moins à ma vûe,
Paraissent en danger. Pour ne rien hasarder,
J’envoie en faire la revue.
Il s’en perd bien souvent, faute d’y regarder.

MAD. ARGANT.

C’est bien fait. Ce présent n’est il pas fort honnête ?

LE MARQUIS.

Honnête ! Ah ! pour le moins ; & j’en suis très-content.

MAD. ARGANT.

Je brûle de le voir orner votre conquête.

Votre pere obstiné m’embarrasse pourtant ;
Il paroît opposer la même résistance.
En vain j’ai de sa niece employé l’assistance.
Ce refus me paroît d’autant plus surprenant
Qu’elle a sur mon époux un empire étonnant ;
Et que, pour ainsi dire, elle en est adorée.
Vous souriez ?

LE MARQUIS.

Vous souriez ?Qui ? moi !

MAD. ARGANT.

Vous souriez ?Qui ? moi !Peut-on sçavoir pourquoi ?

LE MARQUIS.

Ce n'est rien.

MAD. ARGANT.

Ce n'est rien.Une mere aussi tendre que moi,
De votre confiance a droit d'être honorée.
De grace, dites-moi…

LE MARQUIS.

De grace, dites-moi…Daignez me dispenser…

MAD. ARGANT.

Non ; vous m'inquiétez. Plus vous voulez vous taire,
Plus vous me donnez à penser ;
Je veux absolument entrer dans ce mystere.

LE MARQUIS.

Il ne falloit pas moins que cet ordre absolu
Pour vous sacrifier toute ma répugnance.
Si je me détermine à rompre le silence,
Daignez vous souvenir que vous l'avez voulu.
Mais cependant, Madame, il faudroit me promettre…

MAD. ARGANT.

Eh ! quoi ?

LE MARQUIS.

Eh ! quoi ?De ne me point commettre.

MAD. ARGANT.

Je m'en garderai bien.

LE MARQUIS.

Je m'en garderai bien.J'ose vous en prier.
D'ailleurs, quoi qu'il en soit de cette confidence,
Croyez que je n'en tire aucune conséquence.
Le fait en question est assez singulier.
Marianne, entre nous, vous est-elle connue ?
Oui, lorsqu'avec mon pere elle est ici venue,
Sçaviez-vous, comme un fait bien sûr & bien constant,
Qu'il existoit encore en France
Une autre Demoiselle Argant ?

MAD. ARGANT.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Sans doute.En aviez-vous une entiere assurance ?

MAD. ARGANT.

Mon mari le disoit.

LE MARQUIS.

Mon mari le disoit.J'entends.

MAD. ARGANT.

Oui, je crois, dans mon jeune tems,
Avoir oüi parler du pere & de la fille.
D'ailleurs, nous habitions des lieux trop différens
Pour être bien au fait du sort de vos parens.
Je n'ai pas autrement connu votre famille.

LE MARQUIS.

Il y paroît.

MAD. ARGANT.

Il y paroît.En quoi ?

LE MARQUIS.

Il y paroît.En quoi ?Sur-tout point de courroux.

MAD. ARGANT.

Je n'entends rien à ce mystere.

LE MARQUIS.

Ni moi non plus. Mais, entre nous,
Marianne n'est point la niece de mon pere.

MAD. ARGANT.

Elle ne seroit point sa niece ?

LE MARQUIS.

Elle ne seroit point sa niece ?Eh ! vraiment non ;
Et j'ignore à quel titre elle en a pris le nom.

MAD. ARGANT.

Ah ! quelle découverte !

LE MARQUIS, à part.

Ah ! quelle découverte !Il l'entend à merveille !

MAD. ARGANT.

Mais avant que d'aller plus loin,
Qui peut vous avoir fait une histoire pareille ?
D'où la sçait-on ? Comment ? Quel en est le témoin ?

LE MARQUIS.

Un ancien Valet de feu votre beau-frere,
En bûvant chez le Suisse, a fort innocemment
Révélé tout ce beau mystere.
Il convient qu'effectivement

Son Maître eut une fille unique,
Qu'on nommoit Marianne.

MAD. ARGANT.

Qu'on nommoit Marianne.Après ?

LE MARQUIS.

Qu'on nommoit Marianne.Après ?Mais il prétend
Qu'elle est morte avant lui, que rien n'est plus constant ;
Que c'est une histoire publique ;
Et qu'enfin cette niece auroit plus de vingt ans.

MAD. ARGANT.

Mais vraiment je me le rappelle.

LE MARQUIS.

Tous deux sont morts depuis long-tems.
Il est sûr de son fait. Ce ne peut pas être elle.
Mais je vous jure encor que je pense trop bien
Pour oser en conclure rien.

MAD. ARGANT, à part.

Quoi ! chez moi ! sous mes yeux ! feignons de n'en rien croire,
Et ne dégradons point le pere aux yeux du fils.
(haut.)

Non ; plus je pense à cette histoire,
Plus je vois que ce sont autant de faux avis.
Je connois mon mari. Vingt ans d'expérience
Doivent, sur cet article, assurer mon repos.
Pouvez-vous honorer de la moindre croyance
Des rapports de Valets, toujours ivres ou sots ?
Qu'ils n'aillent pas plus loin. Imposez-leur silence ;
Et du premier d'entre eux qui ne se taira pas,
En le chassant d'ici, punissez l'insolence.

LE MARQUIS.

Madame…

MAD. ARGANT.

Madame…N'ayons point là-dessus de débats :
Il le faut ; je le veux : la chose est expliquée.

LE MARQUIS.

Vous serez obéie.

MAD. ARGANT, À PART.

Vous serez obéie.Ah ! que je suis piquée !
(haut.)
Mon mari comblera mes vœux.
L'honneur de s'allier à des gens d'importance,
Quand il se verra devant eux,
Indubitablement vaincra sa résistance.
(à part.) (haut.)
Je sçaurai l'y forcer. Je viens de recevoir
Un billet d'assez bon augure.
Chez le comte d'Ausbourg on nous attend ce soir.
Il est oncle de la future.
C'est chez lui qu'on s'assemble ; & l'on y soupera.

LE MARQUIS.

Fort bien.

MAD. ARGANT.

Fort bien.Vous savez sa demeure.

LE MARQUIS.

Mes gens la chercheront.

MAD. ARGANT.

Mes gens la chercheront.Arrivez de bonne heure.

LE MARQUIS.

Mais... au sortir de l'opéra.

MAD. ARGANT.

Si vous veniez plûtôt ?

LE MARQUIS.

Si vous veniez plûtôt ?Ah ! ce n'est pas l'usage ;
Et partout où l'on soupe, il faut arriver tard.

MAD. ARGANT.

Oui ; mais l'occasion mérite quelque égard,
Quand il s'agit d'un mariage.

LE MARQUIS.

Je m'acheminerai, quand il en sera tems.

MAD. ARGANT.

Faites donc pour le mieux.

LE MARQUIS.

Faites donc pour le mieux.Vous serez tous contens.

LE MARQUIS, SEUL.

Rien n'est plus ravissant que cette conjoncture.
Deux rendez-vous ensemble ! un d'hymen, un d'amour.
Ceci veut de l'ordre... Oui... Chacun aura son tour ;
Et j'aurai mis à fin ma premiere aventure,
Quand... C'est La Fleur.

LA FLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Quand... C'est La Fleur.Où sont mes deux mille louis ?

LA FLEUR.

Dans votre cabinet.

LE MARQUIS.

Dans votre cabinet.Bon ! je m'en réjouis.
Allons, preste, à cheval.

LA FLEUR.

Allons, preste, à cheval.Quelle affaire nous presse ?

LE MARQUIS.

Va-t-en faire arranger la petite maison ;
Commande un souper propre, & suivant la saison ;
Fais-y porter d'ici du vin de chaque espece ;
Que tout soit à la glace, & qu'on fasse grand feu
Qu'on éclaire par-tout.

LA FLEUR.

Qu'on éclaire par-tout.La fête sera belle !
Et la future y sera-t-elle ?

LE MARQUIS.

Point de sotte demande.

LA FLEUR.

Point de sotte demande.Allons.

LE MARQUIS.

Point de sotte demande.Allons.Attends un peu.
Que voulois-je dire ?... Ah !...

LA FLEUR.

Que voulois-je dire ?... Ah !...Ma surprise est extrême.

LE MARQUIS.

Que ma chaise de poste y soit, & des relais.
Fais-y porter aussi...

LA FLEUR.

Fais-y porter aussi...Voilà bien des apprêts !

LE MARQUIS.

Combien ? Deux habits d'homme & du linge de même.

LA FLEUR.

Des habits & du linge ?

LE MARQUIS.

Des habits & du linge ?Oui. Fais ce qu'on te dit.

LA FLEUR.

Est-ce que vous voulez y faire une retraite ?

LE MARQUIS.

Tout comme il me plaira. Que rien ne t'inquiette.
La curiosité te travaille l'esprit.

LA FLEUR.

Mais, Monsieur, tout ceci… franchement, à vrai dire,
Un jour comme aujourd'hui, me donne du tintoin.

LE MARQUIS.

C'est bien à toi d'en prendre ! Ah ! parbleu, je t'admire !
Fait-il tout-à-fait nuit ?

LA FLEUR.

Fait-il tout-à-fait nuit ?Bon ! le jour est bien loin.

LE MARQUIS.

Qu'on mette les chevaux à la voiture grise.
Eh ! bien, va donc.

LA FLEUR, À PART.

Eh ! bien, va donc.Allons. Il a de l'argent frais ;
Je n'en serai jamais payé que par surprise.

LE MARQUIS.

Tu ne pars pas ?

LA FLEUR.

Tu ne pars pas ?Je m'en y vais.
(à part.)
Oui, risquons le paquet.

LE MARQUIS.

Oui, risquons le paquet.Qui diable te retarde ?

LA FLEUR.

Vous allez me gronder.

LE MARQUIS.

Vous allez me gronder.Tu peux le mériter.

LA FLEUR.

C'est qu'avec votre argent…

LE MARQUIS.

C'est qu'avec votre argent…Quoi ?

LA FLEUR.

C'est qu'avec votre argent…Quoi ?Je viens d'acquitter
Pour vous, en votre nom, une dette criarde.

LE MARQUIS.

Eh ! qui t'en a prié ?

LA FLEUR.

Eh ! qui t'en a prié ?La pitié, le besoin.

LE MARQUIS.

Je te trouve plaisant de prendre tant de soin !

LA FLEUR.

Vous avez de l'argent.

LE MARQUIS.

Vous avez de l'argent.Qu'importe ?
Emprunter pour payer, parbleu, rien n'est plus fou.

LA FLEUR.

C'étoit un pauvre Here ; il n'avoit pas le sou :
Et puis six cens écus, la somme n'est pas forte.
Me le pardonnez-vous ?

LE MARQUIS.

Me le pardonnez-vous ?Il faut bien.

LA FLEUR.

Me le pardonnez-vous ?Il faut bien.Mais d'honneur ?

LE MARQUIS.

Oui. Quel est ce coquin de créancier ?

LA FLEUR.

Oui. Quel est ce coquin de créancier ?La Fleur.

LE MARQUIS.

Toi ?

LA FLEUR.

Toi ?Moi.

LE MARQUIS.

Toi ?Moi.Mons de La Fleur, vous n'aurez plus la bourse.
Va.

LA FLEUR.

Va.Droit au cabinet dirigeons notre course.
Et vîte & vîte, allons nous payer par nos mains.

MARIANNE, LE MARQUIS.

MARIANNE, À PART.

D'où viennent tout-à-coup de si cruels dédains ?
D'abord, en me voyant, comme elle s'est aigrie !
Il faut absolument quitter cette maison.

LE MARQUIS.

Vous rêvez ?

MARIANNE.

Vous rêvez ?Il est vrai.

LE MARQUIS.

Vous rêvez ?Il est vrai.Ce n'est pas sans raison.
Mais il faut vous laisser dans votre rêverie.
Vous avez besoin d'y penser.

MARIANNE.

Pourriez-vous m'éclaircir ?...

LE MARQUIS.

Pourriez-vous m'éclaircir ?...Daignez m'en dispenser.
Ma chere petite cousine,
Tout ne réussit pas toujours selon nos vœux.
Il arrive par fois des contre-tems fâcheux ;
Pour y remédier, il faut être bien fine ;
Mais comme vous avez un esprit infini,
Vous vous en tirerez. C'est ce que je désire.

MARIANNE, SEULE.

Quoi ! tout le monde ici se trouve réuni
Pour me désespérer ! mais qu'a-t-il voulu dire ?
Quelqu'un adresse ici ses pas.

ROSETTE, MARIANNE.

MARIANNE.

Rosette, si tu peux, tire-moi d'embarras.
Ma tante est contre moi d'une colere extrême.
Qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait ? que m'est-il arrivé ?
J'ai beau m'examiner moi-même ;
Dans le fond de mon cœur, hélas ! je n'ai trouvé
Que zele, que respect, que tendresse pour elle.

ROSETTE.

J'ignore à quel sujet cet accès de rigueur
La prend d'une façon si brusque & si cruelle ;
D'autant plus qu'une fois, d'abondance de cœur,
Elle disoit, j'oublie en quelle conjoncture :
« Il faudra s'en laisser charmer ;
» Cette petite créature
» Finira par se faire aimer. »

Il faut bien que le diable ait ici fait des siennes :
Je ne connois que lui pour jouer de ces tours.
Mais vos recherches & les miennes
Ne nous avancent pas ; il faut d'autres secours :
Vous ne savez pas tout. Je me suis évadée
Pour vous dire à quel point Madame est en courroux ;
En un mot, elle est dans l'idée
De vous faire enlever, de s'assurer de vous.

MARIANNE.

Qu'on me remene où l'on m'a prise.

ROSETTE.

Monsieur adresse ici ses pas.
Voyez si vous pourrez parer cette entreprise ;
Et sur-tout ne me nommez pas.

MR. ARGANT, MARIANNE.

MR. ARGANT.

Marianne ! Et pourquoi te trouvé-je éplorée ?

MARIANNE.

Hélas ! mon oncle, au nom de la tendre amitié
Dont par vous seul ici je me trouve honorée,
De grace, dites-moi, par bonté, par pitié,
Qu'est-ce donc qui se passe à mon désavantage ?
Il doit m'être, en ce jour, arrivé des malheurs ;
Tout inconnus qu'ils sont, ils m'arrachent des pleurs.

Ne me les laissez pas ignorer davantage ;
Innocente, ou coupable, instruisez-moi de tout.

MR. ARGANT.

De quoi ?

MARIANNE.

De quoi ?Cette infortune est réelle & publique.

MR. ARGANT.

C'est une énigme obscure, ou plutôt chimérique,
Dont je ne puis venir à bout.
Je ne te connois point de nouvelle infortune.

MARIANNE.

Ah ! vous dissimulez.

MR. ARGANT.

Ah ! vous dissimulez.Non, je n'en sçache aucune.

MARIANNE.

Pourquoi donc, à présent, attiré-je les yeux
De tout ce qui nous environne ?
D'où viennent ces regards furtifs & curieux
Qu'on attache en secret sur toute ma personne ?

Mr. Argant.

Eh ! mais, tout cela vient du plaisir de te voir ;
C'est qu'ici tout le monde t'aime.

Marianne.

Quoi donc ! ai-je changé ? Ne suis-je plus la même ?
Ils ont d'autres motifs que je ne puis sçavoir.
Et par quelle aventure, à nulle autre pareille,
N'est-ce que d'aujourd'hui qu'on m'examine ainsi ;
Et qu'en me regardant tout le monde d'ici
Sourit avec malice, & se parle à l'oreille ?

Et ma tante elle-même, avec la dureté
La plus grande & la plus cruelle,
Vient de me chasser de chez elle.
Elle a poussé la cruauté
Jusques à me défendre à jamais sa présence.

Mr. Argant.

D'où pourroit lui venir un courroux si soudain ?

Marianne.

Et moi, toute éperdue, examinant en vain
Ma triste & timide innocence,
Je suis venue ici ; j'ai trouvé votre fils,
Qui m'a dit quelques mots, où je n'ai rien compris.
À peine il m'a laissée incertaine & flottante,
Au milieu de mon trouble & du plus grand effroi,
Qu'alors on est venu m'avertir que ma tante,
Toujours de plus en plus en courroux contre moi,
Veut se débarrasser de ma vûe importune,
Et me faire enlever.

Mr. Argant.

Et me faire enlever.Ah ! tout est découvert ;
Un indiscret ami nous perd :
Elle sçait tout.

Marianne.

Elle sçait tout.Quoi donc ?

Mr. Argant.

Elle sçait tout.Quoi donc ?Grand dieu ! quelle infortune !
Mon secret est trahi.

MARIANNE.

Mon secret est trahi.Quel est donc ce regret ?

MR. ARGANT.

Je vois que j'ai commis une imprudence extrême.

MARIANNE.

Daignez m'en éclaircir... Vous parlez de secret !

MR. ARGANT.

Il faut que je le cherche... Ah ! le voici lui-même.

DOLIGNI PERE, MR. ARGANT, MARIANNE.

MR. ARGANT.

Cruel ! qu'avez-vous fait ?

DOLIGNI PERE.

Cruel ! qu'avez-vous fait ?Qui ? moi ! Qu'est-ce que c'est ?

MR. ARGANT.

Eh ! morbleu, l'on sçait tout.

DOLIGNI PERE.

Eh ! morbleu, l'on sçait tout.Doucement, s'il vous plaît.

MR. ARGANT.

Je suis désespéré.

DOLIGNI PERE.

Je suis désespéré.Quel courroux est le vôtre !

MR. ARGANT.

Votre indiscrétion...

DOLIGNI PERE.

Votre indiscrétion...Quoi ?

MR. ARGANT.

Votre indiscrétion…Quoi ?Nous perd l'un & l'autre.
Vous aviez mon secret !

DOLIGNI PERE.

Vous aviez mon secret !Il est encor entier.

MR. ARGANT.

Ma femme est furieuse.

DOLIGNI PERE.

Ma femme est furieuse.Elle fait son métier.

MR. ARGANT.

Que la plaisanterie est ici mal placée !
Je vous dis que ma femme est si fort courroucée
Contre elle & contre moi, qu'elle est dans le dessein,
Comme je l'ai prévu, d'user de violence,
De me l'arracher de mon sein,
De la mettre en lieu sûr.

DOLIGNI PERE.

De la mettre en lieu sûr.Ah ! quelle turbulence !
Parbleu, c'est qu'elle sçait, à n'en pouvoir douter,
Que ce n'est point là votre niece.
Votre femme croit vous ôter
Une jeune & tendre Maîtresse.

MARIANNE, À DOLIGNI PERE.

Qu'entends-je ? Que m'apprenez-vous ?
(à Monsieur Argant.)
Ce n'est pas sur la foi du lien le plus doux
Que je suis chez vous & chez elle ?
Eh ! pourquoi donc ici m'avez-vous fait venir ?…
Ciel ! je frémis de tout ce que je me rappelle.
Ah ! cessez de me retenir.

De toutes les horreurs j'éprouve la plus noire.
Ah ! Dieu ! peut-on former un si cruel projet ?
Du plus affreux roman je me vois le sujet.

DOLIGNI PERE.

Elle ne sçait donc pas sa véritable histoire ?

Mr. Argant.

Eh ! non. Vous me jettez dans un autre embarras.

Marianne.

Je veux sçavoir de qui j'ai reçu la naissance.
Remettez-moi sous leur puissance ;
Quels que soient mes parens…

Mr. Argant.

Quels que soient mes parens…Dans peu tu le sçauras.

Marianne.

Parlez ; je ne veux plus languir dans cette attente.
Je vais m'aller jetter aux genoux de ma tante…
Quel nom m'échappe encor !

Doligni pere.

Quel nom m'échappe encor !Elle vient de partir.

Mr. Argant.

Attends.

Marianne.

Attends.De cette horreur faites-moi donc sortir ;
La fin n'en peut être trop prompte.

Mr. Argant.

Crains d'apprendre ton sort.

Marianne.

Crains d'apprendre ton sort.Je ne crains que la honte
De nourrir plus long-tems l'opprobre où je me vois.

Mr. Argant.

Modere donc un peu les accens de ta voix.

Marianne.

Non ; c'est au désespoir à rétablir ma gloire ;
Je ne puis faire trop d'éclat.

Mr. Argant.

Je suis moins criminel que tu ne l'oses croire.
Sois instruite de ton état.
Cette vive amitié qui t'outrage & te blesse,
Trouvera dans ton ame un retour éternel ;
Apprends que toute ma tendresse
N'est que de l'amour paternel.
Ah !... ma fille...

MARIANNE.

Ah !... ma fille...Qui ! vous... mon pere ?
Eh ! pourquoi si long-tems me cacher mon bonheur ?

MR. ARGANT.

Peut-être ne vas-tu que changer de malheur.

MARIANNE.

J'entrevois à présent le fond de ce mystere.
Puisque j'ai le bonheur de vous appartenir,
Le sort peut, à son gré, régler mon avenir.
Il m'a plus fait de bien qu'il n'en sçauroit détruire.

MR. ARGANT.

Non ; j'ai pris mon parti, puisqu'on me pousse à bout
Mais pour toi, laisse-moi le soin de te conduire.
Argant n'envahira point tout.
Je m'en vais déclarer qu'il n'est point fils unique ;
Que nous avons encor une fille à pourvoir.
Je ne souffrirai point qu'un abus tyrannique,
Qu'un usage cruel, au gré de son pouvoir,

Me réduise à pleurer ma fille infortunée :
J'empêcherai plutôt cet injuste hyménée ;
Je comptois obtenir ce qu'il faut arracher.
Pour la premiere fois je vais parler en maître.

MARIANNE.

Quel malheur est le mien !

MR. ARGANT.

Quel malheur est le mien !On te viendra chercher.
Quand il en sera tems, je te ferai paroître.

MARIANNE.

Eh ! pourquoi voulez-vous que je sois à jamais
Le fléau de ceux que j'adore ?
Joignez à vos bontés la grace que j'implore ;
Et souffrez qu'en partant je vous rende la paix.

Mr. Argant.

On m'attend ; obéis. Et vous, ami fidele,
Ne m'abandonnez pas ; daignez prendre soin d'elle.
Restez ; je vous remets en main
Ce que j'ai de plus cher.

Doligni pere.

Ce que j'ai de plus cher.Partez ; mais en chemin…

Mr. Argant.

Eh ! bien, quoi ?

Doligni pere.

Eh ! bien, quoi ?N'allez pas user votre courage.

Mr. Argant.

Oh ! j'en aurai de reste.

Doligni pere.

Oh ! j'en aurai de reste.On est brave de loin…
Le Ciel lui soit en aide ! il en a bien besoin.

Acte V

LA FLEUR, seul.

La bonne femme est folle, ou le diable s'en mêle.
Comment donc ! eh ! pour qui Madame me prend-elle ?
Pour un benêt de précepteur ?
J'eusse été bien venu, quand j'en serois capable.
Mais a-t-on jamais fait payer au serviteur
Les sottises du Maître ? Il est assez probable
Que je ne perdois pas dessus, grace à mes soins ;
Et j'allois m'arranger pour y perdre encor moins.
Serviteur ; on me chasse : où diantre faire voile ?

ROSETTE, LA FLEUR.

ROSETTE.

La Fleur, que fais-tu là ?

LA FLEUR.

La Fleur, que fais-tu là ?Je maudis mon étoile.

ROSETTE.

Ton étoile ! comment ? Est ce qu'en bonne foi
Tu crois en avoir une à toi ?
Qu'as-tu ? Qu'arrive-t-il dans tes affaires ?

LA FLEUR.

Qu'as-tu ? Qu'arrive-t-il dans tes affaires ?J'ai
Que Madame m'a fait agréer mon congé.

ROSETTE.

Ton congé, mon enfant ?

LA FLEUR.

Ton congé, mon enfant ?Oui, pour présent de nôce.

ROSETTE.

Qu'as-tu fait ?

LA FLEUR.

Qu'as-tu fait ?Moi ?

ROSETTE.

Qu'as-tu fait ?Moi ?Tu mens.

LA FLEUR.

Qu'as-tu fait ?Moi ?Tu mens.Mon crime est d'être un sot.

ROSETTE.

Eh ! bien, tu mens encor.

LA FLEUR.

Eh ! bien, tu mens encor.On m'impute un négoce
Que mon Maître a baclé, sans m'en dire un seul mot ;
Et la prévention demeurant la plus forte,
L'innocence est mise à la porte ;

On m'oblige, avec elle, à prendre mon parti :
Je vais lui chercher un refuge.

ROSETTE.

Regrette moins ton Maître ; il t'auroit perverti.
D'ailleurs, peut-on sçavoir d'où vient tout ce grabuge ?

MAD. ARGANT, ROSETTE, LA FLEUR.

MAD. ARGANT.

Comment, ce misérable est encore en ces lieux !
Fidèle confident d'un trop coupable Maître…
Va-t-en.

LA FLEUR.

Va-t-en.En vérité, Madame, il est à naître…

MAD. ARGANT.

Tais-toi ; sors ; & jamais ne parois à mes yeux.

MAD. ARGANT, ROSETTE.

ROSETTE.

M'est-il permis d'entrer dans vos douleurs secrettes ?
D'où viennent donc ces pleurs qui coulent malgré vous ?
Je ne vous vis jamais dans l'état où vous êtes.

MAD. ARGANT.

On ne reçut jamais de plus sensibles coups.
On vient d'empoisonner le bonheur de ma vie…
Mon cœur est suffoqué… je ne puis respirer.
(Rosette lui donne un fauteuil.)

Avec indignité ma tendresse est trahie.
Ai-je assez de sujets de me désespérer ?
L'objet dont je n'étois que trop préoccupée,
Que j'aimois du plus tendre, ou du plus fol amour,
Mon fils… Ce n'est qu'un fourbe. Il m'a toujours trompée.
Sa perfidie enfin éclate au plus grand jour.
Ce qui vient d'arriver ne m'en laisse aucun doute.
Je faisois tout pour lui : Rosette, tu le sçais ;
Et je craignois toujours de n'en pas faire assez.
J'aurois donné mon sang jusqu'à la moindre goutte
Pour assurer le sort, la fortune & l'état

Du cruel qui m'a fait l'offense la plus noire.
Une famille illustre ouvroit à cet ingrat
Le chemin le plus sûr qui conduit à la gloire ;
Dans leur sein, dans leurs bras il alloit être admis ;
Il alloit devenir leur plus chere espérance,
L'objet de tous leurs soins. Ah ! quelle différence !
Ils vont être à jamais ses plus grands ennemis.

ROSETTE.

Auroit-il refusé cette grande alliance ?

MAD. ARGANT.

Apprends comment il s'est perdu.
Nous étions assemblés ; il étoit attendu.
Moi-même j'aspirois, avec impatience,
Au plaisir de le voir, de jouir des effets
Que devoit produire sa vue.
Je comptois les momens... Attente superflue !
Au mépris des sermens que le traître m'a faits

D'étouffer un amour qu'il condamnoit lui-même ;
De l'erreur de ses sens loin d'être détrompé,
Il y sacrifioit ; & n'étoit occupé
Que du soin d'enlever cette fille qu'il aime.
Ne sçachant que penser d'un retard indiscret,
Pour l'excuser encor je faisois mon possible ;
Enfin, l'on est venu m'en instruire en secret.
Non, un coup de poignard m'eût été moins sensible.
Alors, pleurant de rage, il a fallu sortir.
Juge de mon état, de la douleur amere,
De la confusion que j'ai dû ressentir.
Je suis désespérée... Ô déplorable mere !
C'en est fait, je n'ai plus de fils.

ROSETTE.

On pourra le sauver.

MAD. ARGANT.

On pourra le sauver.Ah ! la raison m'éclaire,
Je pénétre plus loin que jamais je ne fis.
Supposé que l'on puisse apaiser cette affaire,
Et dérober sa tête aux rigueurs de la loi,
En est-il moins perdu pour moi,
Si-tôt qu'il ne peut plus mériter ma tendresse ?

Sous les dehors trompeurs d'un caractere heureux,
Je vois qu'il a toujours abusé ma foiblesse.
Ce trait de lumiere est affreux.
Ah ! grand Dieu ! que j'étois cruellement séduite !
J'en mourrai de douleur.

ROSETTE.

J'en mourrai de douleur.Mais il pourroit un jour...

MAD. ARGANT.

Non, quand la confiance est une fois détruite,
C'en est fait pour jamais ; il n'est plus de retour.
Rosette, laisse-nous.

MR. ARGANT, MAD. ARGANT.

MAD. ARGANT, SE LEVANT.

Rosette, laisse-nous.Eh ! bien, quelle nouvelle ?
En a-t-on ? L'aventure est-elle aussi cruelle
Qu'on le dit ?

MR. ARGANT.

Qu'on le dit ?Je vous en réponds.
Avec son bel esprit qui vous avoit séduite,
Votre fils, comme un sot, a donné tout de suite
Dans un piége grossier tendu par des fripons ;
Et le premier exploit de ses premieres armes
Est un enlèvement bien conditionné.
Dans un asyle détourné
Il croyoit emmener, sans trouble & sans allarmes,
Son illustre conquête ; il n'avoit rien prévû ;
Lorsque trahi par elle & pris au dépourvû,
On est venu troubler sa joye.
L'indiscret, qui pouvoit échapper sans éclat,
Au lieu d'abandonner sa proye,
À tous les assaillans a livré le combat :

Mais, étant le plus foible, il a fallu se rendre.
Il est entre leurs mains, pris, & même blessé.

MAD. ARGANT.

Blessé ! Le malheureux ! Quel parti faut-il prendre ?

MR. ARGANT.

Mais Doligni, que j'ai laissé,
Croit avoir quelque espoir d'empêcher les poursuites ;
Et, comme il est intelligent,
Peut-être avec beaucoup d'argent
Cette aventure-là n'aura pas d'autres suites.

MAD. ARGANT.

Les suites n'en seront funestes que pour moi.
Idole de mon cœur ! Malheureuse chimere !
Fils indigne ! Ah ! le Ciel te devoit une mere
Incapable d'avoir le moindre amour pour toi.
Est-ce au fond de mon sein qu'il a puisé ces vices ?
Pour lui seul j'ai laissé ma fille dans l'oubli ;
La moitié de mon sang y reste enseveli ;
Je faisois à l'ingrat les plus grands sacrifices :
Et voilà tout le fruit que je vais retirer !
Ma honte est mon salaire ! Hélas ! qui l'eût pû croire ?
Pour détacher mon cœur, il faut le déchirer :
Mais je remporterai cette affreuse victoire.
Va, ma haine commence où mon erreur finit.
(à Monsieur Argant.)
Triomphez... le Ciel me punit.

MR. ARGANT.

Eh ! ne séparez point mon intérêt du vôtre.
Sans nous rien reprocher, gémissons l'un & l'autre

Sur les égaremens de ce fils trop ingrat.
Si je l'ai toujours vû d'un œil un peu sévere,
Je n'en avois pas moins des entrailles de pere ;
Je l'aimois comme vous ; mais avec moins d'éclat.
Je tenois ma tendresse un peu plus renfermée ;
Et je ne demandois à votre ame charmée,
Que de cacher l'excès de son enchantement.
Hélas ! si quelquefois je vous en ai blâmée,
Excusez le motif ; trop sûre d'être aimée,
La jeunesse abuse aisément
Du foible qu'on a pour ses charmes.
Plus les enfans sont chers, plus il est dangereux
De leur trop laisser voir tout ce qu'on sent pour eux.
Je gémis du sujet qui fait couler vos larmes :
Votre courroux est juste ; Argant l'a mérité.
Mais si vous le voyez, comme je l'envisage,
Au milieu des transports & des fougues d'un âge

Où la raison n'est pas à sa maturité,
Vous devez conserver un rayon d'espérance.
Je l'ai laissé confus, honteux, mortifié.
Je vois que son état est digne de pitié.
Un malheur instruit mieux qu'aucune remontrance.
Il peut se corriger. Il est encore à tems.
Ce qu'il vient d'essuyer finira son yvresse.
Eh ! croyez qu'il n'est point de plus sûre sagesse
Que celle qu'on acquiert à ses propres dépens.

MAD. ARGANT.

Discourez un peu moins, & montrez-vous plus sage.

MR. ARGANT.

Moi ?

MAD. ARGANT.

Moi ?Sans doute.

MR. ARGANT.

Moi ?Sans doute.Eh ! mais, s'il vous plaît,
Qui peut me procurer cet avis à mon âge ?

MAD. ARGANT.

Vous ne l'ignorez pas.

MR. ARGANT.

Vous ne l'ignorez pas.Je ne sçais ce que c'est ;
Je n'en ai, je vous jure, aucune connoissance.

MAD. ARGANT.

Àquoi sert d'affecter cette fausse innocence ?
Eh ! comment voulez-vous que je ne sçache pas,
Ce qu'ici personne n'ignore ?

MR. ARGANT.

Voyons, que sçavez-vous encore ?

MAD. ARGANT.

Que votre fils n'a fait que marcher sur vos pas.
Monsieur, vous lui traciez une route assez belle !

Sans doute il vous sied bien de prendre son parti,
Puisqu'en effet c'est vous qui l'avez perverti !

Mr. Argant.

J'entends ; voilà l'effet d'un rapport infidele !

Mad. Argant.

Eh ! quel moyen, hélas ! de n'être pas séduit
Par l'exemple effréné des foiblesses d'un pere ?
Quel caractere heureux n'en seroit pas détruit ?
Ah ! c'est, de plus en plus, ce qui me désespere.
Qui recevra mes pleurs ? Qui fermera mes yeux ?

Mr. Argant.

Vous vous abandonnez à de fausses allarmes.
Calmez-vous sur mon compte ; & jugez un peu mieux...
Mais on vient ; suspendez vos larmes.

DOLIGNI pere, Mr. ARGANT, Mad. ARGANT.

Mr. Argant.

Quoi ! déjà de retour !

Doligni pere.

Quoi ! déjà de retour !Oui, vraiment, me voilà.

Mr. Argant.

Vous n'aurez pû conclure avec ces coquins-là ;
Leurs propositions sans doute vous effrayent ?

Doligni pere.

J'ai trouvé, par bonheur, de ces gens qui se payent
De raison & d'argent comptant.
À l'honneur de leur fille il n'en faut plus qu'autant.
J'ai reglé, moyennant une somme assez forte,
Dont ces honnêtes gens sont contens.

Mr. Argant.

Dont ces honnêtes gens sont contens.Eh ! qu'importe ?

Doligni pere.

Si vous le trouvez bon, sans perdre un seul moment,

Il faut aller signer & consommer l'affaire.
Ce n'est pas loin d'ici ; c'est chez votre Notaire,
Où l'acte est tout dressé.

MR. ARGANT.

Où l'acte est tout dressé.Courons-y promptement ;
(à Mad. Argant.)
Supposé, cependant, que cela vous convienne.

MAD. ARGANT.

Allez, Messieurs.

MR. ARGANT.

Allez, messieurs.Partons.

</poem>

MAD. ARGANT, SEULE.

Allez, messieurs.Partons.Et nous, réglons aussi
L'affaire qui me reste à terminer ici.
Rosette ? Holà, quelqu'un ? Que Marianne vienne.
Voyons donc ce que c'est ; perçons l'obscurité,
Dont le mystere ici couvre la vérité.
Quoi ! tout ce qui m'est cher s'unit & se rassemble
Pour me faire essuyer tous les malheurs ensemble !
Mon époux & mon fils !... J'adorois deux ingrats !...
Ma rivale paroît... Ne la ménageons pas.
Je te rendrai du moins outrage pour outrage.
Sçachons qui de nous deux doit imposer la loi.

MARIANNE, MAD. ARGANT.

MARIANNE, À PART.

Que s'est-il donc passé ? Je vois, sur son visage,
Tous les traits du courroux qui va tomber sur moi.

MAD. ARGANT.

Approchez... N'êtes-vous point lasse
Du plaisir de semer le divorce en ces lieux ?
N'en pouvez-vous jouir, si ce n'est sous mes yeux ?
Voulez-vous me réduire à vous demander grace ?
Ou faut-il vous céder ? Prononcez entre nous.

MARIANNE, À PART.

Sans doute que j'ai fait rompre ce mariage.

MAD. ARGANT.

Répondez donc ?

MARIANNE.

Répondez donc ?Hélas ! je tombe à vos genoux.

MAD. ARGANT.

Portez ailleurs ce faux hommage.
Levez-vous. Les soupirs, les pleurs sont superflus.
Ce ne sont pas toujours des preuves d'innocence.

MARIANNE.

Disposez de mon sort. Que voulez-vous de plus ?
N'est-il pas en votre puissance ?
Ordonnez ; & comptez sur une obéissance

Qui servira du moins à me justifier.
Délivrez-vous de ma présence.
Je ne demande, hélas ! qu'à me sacrifier.

MAD. ARGANT.

Qu'à vous sacrifier ! Est-ce ici votre place ?

MARIANNE.

Je n'ai que du malheur ; vous pouvez m'en punir.

MAD. ARGANT.

Mais le malheur, ici, vous a-t-il fait venir ?

MARIANNE.

Accusez mon erreur & non pas mon audace.
Madame, on m'a trompée en m'amenant ici :
C'est une vérité qui peut être attestée.
Si j'avois été libre, y serois-je restée ?
D'aujourd'hui seulement mon sort est éclairci.
Et dès que je l'ai sçu, j'ai tout mis en usage
Pour qu'on me laissât fuir. Je n'ai pû l'obtenir.
Ai-je rien de plus cher que de vous réunir ?

MAD. ARGANT, À PART.

Ô Ciel ! d'une rivale est-ce là le langage ?
J'ai peine à résister à son air ingénu.
(haut.)
Cette énigme est assez difficile à comprendre.
Votre sort, dites-vous, vous étoit inconnu ?
Quel est donc ce Roman ?

MARIANNE.

Quel est donc ce Roman ?On a dû vous l'apprendre.
Vous sçavez qui je suis.

MAD. ARGANT.

Vous savez qui je suis.C'est un secret pour moi.

MARIANNE.

On ne vous a point dit qui j'étois ?

MAD. ARGANT.

On ne vous a point dit qui j'étois ?Je l'ignore.
D'où vous vient ce nouvel effroi ?

MARIANNE.

Je frémis d'une erreur où je vous vois encore.

MAD. ARGANT.

Cherchez donc à la dissiper.

MARIANNE, À PART, EN REGARDANT PARTOUT.

Hélas ! je ne vois point mon pere.

MAD. ARGANT.

Mais ne vous flattez pas de pouvoir me tromper.

MARIANNE, À PART.

Cet abandon me désespere.

MAD. ARGANT.

Que cherchent vos regards ? épargnez-vous ces soins.
Parlez en liberté, nous sommes sans témoins.

MARIANNE.

Quand vous me connoîtrez...

MAD. ARGANT.

Quand vous me connoîtrez...Quelle est votre fortune ?

MARIANNE.

Qui ? moi ! je n'en possede & n'en prétends aucune.

MAD. ARGANT.

Que faisiez-vous auparavant ?

MARIANNE.

Je menois hors du monde une vie inconnue.

MAD. ARGANT.

Continuez.

MARIANNE.

Continuez.Dans un Couvent,
Depuis que je suis née, on m'a toujours tenue.
Fixez-y mon destin. Je suis prête à partir.
J'offre d'y retourner, pour n'en jamais sortir.

MAD. ARGANT, À PART.

Je n'en avois jamais été si bien frappée.
(haut.)(à part.)
Comptez sur mes secours... On peut l'avoir trompée...
(haut.)
Je vous les offre volontiers.
Quel fut votre Couvent ? Parlez avec franchise.

MARIANNE.

Vous pouvez le connoître.

MAD. ARGANT.

Vous pouvez le connoître.Où vous avoit-on mise ?

MARIANNE.

Mais c'étoit auprès de Poitiers.

MAD. ARGANT.

De Poitiers, dites-vous ? (à part.) Useroient-ils d'adresse ?
(haut.)
C'est un fait qui peut être aisément éclairci.

MARIANNE.

Je le sçais.

MAD. ARGANT, À PART.

Je le sçais.En effet, seroit-elle ma niece ?
(haut.)
C'est le même Couvent où ma fille est aussi.
(à part.)
Que je suis coupable envers elle.
(haut.)
Vous l'avez donc vûe ?

MARIANNE.

Vous l'avez donc vûe ?Oui.

MAD. ARGANT.

Vous l'avez donc vûe ?Oui.Si vous la connoissez,
(Je suis mere, excusez des désirs empressés ;)
Vous pouvez m'en tracer une image fidelle.
Faites-moi son portrait… Quoi ! vous ne l'osez pas ?
Je ne me flatte point qu'elle ait autant d'appas
Que vous en avez en partage.

MARIANNE.

Ne me pressez pas davantage
De vous entretenir de ses foibles attraits.

MAD. ARGANT.

En seroit-elle dépourvûe ?…
Vous rougissez toujours, & vous baissez la vûe.

MARIANNE.

Connaissez-la par d'autres traits
Plus précieux, plus chers & pour vous & pour elle :
C'est sa soumission & son profond respect.
Cet éloge n'est point suspect.
Quels que soient vos desseins, elle y sera fidelle.
Votre fille, à jamais, sçaura s'y conformer.
Vos projets lui sont tous aussi chers qu'à vous-même.
Il me reste à vous informer…

MAD. ARGANT.

De quoi donc ? Achevez.

MARIANNE.

De quoi donc ? Achevez.De sa tendresse extrême.

MR. ARGANT, DOLIGNI PERE, AU FOND DU THÉÂTRE, MAD. ARGANT, MARIANNE.

MAD. ARGANT.

Eh ! pour qui ?

MARIANNE.

Le demandez-vous !
Pour une mere qu'elle adore.

MAD. ARGANT.

Moi ! puis-je mériter des sentimens si doux ?
Elle ne m'a point vûe encore.

MARIANNE.

Hélas ! pardonnez-moi.

MAD. ARGANT.

Hélas ! pardonnez-moi.Que dites-vous ? Comment ?
Éclaircissez en ce moment
Le mystere que vous me faites.
Seriez-vous !... Plût au Ciel !... Dites-moi qui vous êtes.
Ma nièce... Si j'en crois des transports pleins d'appas,
Vous devez m'être bien plus chere.

MR. ARGANT, S'APPROCHANT.

Votre cœur ne vous trompe pas.
Embrassez votre fille.

MAD. ARGANT, EMBRASSANT SA FILLE, QUI SE JETTE À SES GENOUX.

Embrassez votre fille.Ô trop heureuse mere !

MARIANNE.

Qu'il m'est doux de me voir entre des bras si chers !

MAD. ARGANT.

Pardonnez-moi tous deux, & partagez ma joie.
Dans la félicité que le Ciel me renvoye,

Je retrouve au-delà de tout ce que je perds.

MR. ARGANT.

Vous me pardonnez donc cette ruse innocente !

MAD. ARGANT.

Si je vous la pardonne ! Elle fait mon bonheur.

DOLIGNI PERE.

Nous en voilà pourtant venus à notre honneur !

MR. ARGANT.

Ma femme, il faut aussi que mon fils s'en ressente.
Sous le poids de sa faute il paroît abbattu.
Je crois, pour l'avenir, qu'on peut tout s'en promettre.
Il n'oseroit paroître. Ah ! daignez lui permettre
De venir à vos pieds reprendre sa vertu.

MAD. ARGANT.

Je ne puis.

MARIANNE.

Je ne puis.Oserois-je, en faveur de mon frere,
Unir ma foible voix à celle de mon pere ?
Pour qui réservez-vous un généreux pardon ?
Me refuserez-vous une premiere grace ?

MAD. ARGANT.

L'ingratitude la plus basse
Mérite un entier abandon.
(à Doligni pere.)
Appellez votre fils ; qu'il vienne en diligence.
(Doligni va pour faire avancer son fils.)

MR. ARGANT.

Je croirois que c'est trop écouter la vengeance,
Et que le châtiment d'un si cher criminel
Doit être passager & non pas éternel.

DOLIGNI PERE, DOLIGNI FILS, MR. ARGANT, MAD. ARGANT, MARIANNE.

MAD. ARGANT, à DOLIGNI PERE.

Monsieur, voici ma fille & ma seule héritiere.
Je déshérite Argant ; j'en prononce l'arrêt :
Ma fille occupera sa place toute entiere.
Je sçais que votre fils l'adore, & qu'il lui plaît.
Ne vous en cachez point. Leur amour m'intéresse.
Qu'ils recueillent tous deux le fruit de leur tendresse.

MARIANNE.

Eh ! Madame, croyez le serment que j'en fais,
S'il en coûte si cher à mon malheureux frere,
J'aime mieux, avec lui, pleurer votre colere,
Que d'en accepter les bienfaits.

MAD. ARGANT.

Eh ! que veux-tu ?

MARIANNE.

Eh ! que veux-tu ?Sa grace. Elle sera la mienne.
Si vous l'abandonnez, que faut-il qu'il devienne ?

MAD. ARGANT.

Il n'auroit pas parlé de même en ta faveur.

MARIANNE.

Il m'aimera... craignez l'effet de sa douleur,
Et de son désespoir extrême.

MAD. ARGANT.

Qui me garantira ce retour sur lui-même ?

MARIANNE.

Sa faute & ses remords.

MAD. ARGANT.

Sa faute & ses remords.Tu m'imposes la loi.
Puisse ce malheureux te prendre pour exemple !
Mais avant qu'un pardon plus ample
Lui fasse partager ma tendresse avec toi,
Je veux d'un œil sévere observer sa conduite.
L'ingrat, jusqu'à ce jour, ne m'a que trop séduite.
(à Doligni fils.)
Vous, recevez ma fille & vivez avec nous :

Je ne puis me résoudre à me séparer d'elle ;
C'est la condition que j'exige de vous.

DOLIGNI FILS.

C'est rendre encor plus chere une union si belle.

MR. ARGANT.

Enfin, vous me voyez au comble de mes vœux.
En aimant ses enfans, c'est soi-même qu'on aime ;
Mais, pour jouir d'un sort parfaitement heureux,
Il faut s'en faire aimer de même.
Comptez qu'on ne parvient à ce bonheur suprême,
Qu'en partageant son ame également entr'eux.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99%C3%89cole_des_m%C3%A8res_%28La_Chauss%C3%A9e%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.